

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 159

LE GUI

DANS

L'HISTOIRE ET LA THÉRAPEUTIQUE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 15 Mai 1933

PAR

Joseph-Emmanuel LACOSTE

Né à HERM (Landes), le 20 décembre 1903.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	Président.
		CARLES, professeur.....	Juges.
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR
6, Place Saint-Christoly

1933

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 159

LE GUI

DANS

L'HISTOIRE ET LA THÉRAPEUTIQUE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 15 Mai 1933

PAR

Joseph-Emmanuel LACOSTE

Né à HERM (Landes), le 20 décembre 1903.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	Président.
		GARLES, professeur.....	Juges.
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR
6, Place Saint-Christoly

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSE, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELLIER.

PROFESSEURS

MM.	MM.
Clinique médicale..... MAURIAC.	Zoologie et parasitologie..... MANDOUL.
id..... CASSAET.	Médecine expérimentale..... DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale..... CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique..... TEULIÈRES.
id..... BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.. ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales... CARLES.	Clinique gynécologique..... GUYOT.
Clinique d'accouchements..... ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.. CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique. SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale..... DELAUNAY.
Anatomie..... VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique... SIGALAS.
Anatomie générale et histologie..... G. DUBREUILH.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques. BONNIN.
Physiologie..... PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques PETGES.
Hygiène..... LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires. DUVERGEY
Médecine légale et déontologie..... LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales. ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic. RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie..... PORTMANN.
Chimie..... CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée..... LABAT.
Botanique et matière médicale..... BELLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.. CREYX.
Pharmacie..... DUPOUY.	Clinique dentaire..... CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie). PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.
Anatomie..... DUBECQ.	Chirurgie générale..... PAPIN.
id..... DUFOUR.	id..... JEANNENEY.
Physiologie..... FABRE.	id..... CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles..... R. SIGALAS.	id..... LOUBAT.
Médecine générale..... N.	Obstétrique..... RIVIÈRE.
id..... AUBERTIN.	Ophtalmologie..... BEAUVIEUX.
id..... DAMADE.	Dermatologie et syphiligraphie..... JOULIA.
id..... PIÉCHAUD.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie. VITTE.
id..... DELMAS-MARSALET.	

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.	MM.
Médecine opératoire..... PAPIN.	Puériculture..... FAUGÈRE.
Physiologie..... FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac. GOLSE.
Accouchements..... PERY.	Zoologie et parasitologie..... R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....	MM. CABANNES.
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.	N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....	GOURDON.
id..... Clinique dentaire.....	DELGUEL.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MEMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A MON PERE ET A MA MERE

Je leur dois tout. Après la vie, ils m'ont donné tous les moyens de poursuivre mes études jusqu'au but tant désiré.

Qu'ils reçoivent ici le témoignage de ma plus vive reconnaissance et de ma toute respectueuse piété filiale.

A LA MEMOIRE DE MES SOEURS BLANCHE ET PAULE

Disparues bien trop tôt du cercle familial

A MES SOEURS ET A MON FRERE

A TOUS MES PARENTS ET AMIS

A MES MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX

A MES JUGES

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR SABRAZES

*Professeur d'anatomie pathologique et de microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de Médecine,
Médecin-chef du service des contagieux à l'Hôpital d'isolement,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique,*

Il nous a fait le très grand honneur
de présider cette thèse. Qu'il veuille
bien trouver ici, avec nos plus vifs
remerciements, l'expression de notre
plus vive reconnaissance et de notre
profond respect.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LE GUI

DANS

L'HISTOIRE ET LA THÉRAPEUTIQUE

CHAPITRE PREMIER

LE GUI A TRAVERS LES AGES

C'est assurément une bien étrange entité du règne végétal que ce *Viscum album*, qui est à peu près la seule, sur les quatre-vingts espèces décrites, à avoir élu domicile sur notre sol européen. Tout, dans l'histoire de sa vie, depuis les mystères de sa naissance sur les arbres jusqu'à ses vertus thérapeutiques, a acquis un certain degré de mysticisme et s'est bien souvent offert à la réflexion des humains. L'attraction, presque magique, que l'individualité unique de ce membre du règne végétal lui a assurée dans la science humaine, comme le prouvent les écrits de la littérature botanique et aussi souvent médicale de toutes les contrées du globe pendant une période de plus de deux mille ans, ne pouvait qu'offrir un sujet très digne de considération et d'étude, aussi bien pour le philosophe que pour l'homme de science.

I. — Le gui dans l'histoire et les légendes.

L'histoire nous montre que, de toutes les plantes qui furent l'objet de la considération des générations qui se sont succédé le gui a été de loin celle qui fut peut-être la plus remarquée, par suite de la grande renommée dont elle fut entourée à certaines époques.

C'est ainsi qu'il est difficile de saisir les raisons du respect religieux pour le gui et de la divinité théologique dont il fut investi dans la mythologie druidique de l'Europe occidentale. Certains les ont mis sur le compte des vertus médicinales attribuées à cette plante étrange par les membres de cette « auguste hiérarchie » de la religion de l'ère druidique. La dévotion à la fois théologique et thérapeutique qui était si universellement vouée au gui dans ce culte curieux et original, qui était le plus répandu de l'Europe occidentale avant la venue de l'instruction chrétienne, a été rapportée par Pline dans le menu détail, comme il est facile de s'en rendre compte à la lecture des lignes suivantes : « Je ne dois pas oublier ici ce qui fait l'admiration des Gaules. Les druides, qui sont les prêtres et les philosophes des Gaulois, ne pensent pas qu'il y ait rien de plus sacré que le gui et que l'arbre sur lequel il croît, pourvu que ce soit le chêne-rouvre. Aussi choisissent-ils pour leurs sacrifices, des forêts de rouvre, et ils ne sacrifient jamais sans avoir des feuilles de cet arbre; en sorte qu'il semblerait que c'est de son nom grec *δρυς* qu'ils ont été appelés druides. Quand donc ils trouvent du gui sur un rouvre, ce qui est extrêmement rare, ils le regardent comme un présent du ciel et comme une preuve que cet arbre est le choix spécial de la divinité. C'est pourquoi ils cueillent le gui avec une grande dévotion et avec de grandes cérémonies; et surtout ils choisissent pour cet acte le sixième jour de la lune parce que cet astre est déjà dans la force de son ascendant, sans toutefois être parvenu à son moyen terme, qui est un terme équivoque. Car il faut savoir

que les Gaulois règlent par la lune le commencement de leurs mois, de leurs années et de leurs siècles, et que ceux-ci ne sont que de trente ans. Le nom dont ils appellent le gui dans leur langage signifie « remède universel ». Lorsque les choses nécessaires pour le sacrifice et le festin sacré sont prêtes, sous le chêne, ils y amènent deux taureaux blancs qui n'ont jamais été sous le joug et que l'on attache alors par les cornes pour la première fois. Le prêtre, vêtu d'une robe blanche et armé d'une serpe d'or, monte sur l'arbre et coupe le gui, qui est reçu en bas dans une casaque blanche. Ensuite ils immolent les victimes et prient le dieu de vouloir bien leur rendre utile et profitable le présent qu'ils lui ont fait. Ils croient que ce gui donne la fécondité à tous les animaux stériles auxquels ils en font prendre et que c'est un antidote contre toute sorte de poison; tant la superstition, le plus souvent, a d'empire sur l'esprit des peuples pour leur faire respecter les choses les plus frivoles. »

Nous voici en présence du trait peut-être le plus marquant dans l'histoire du gui : la vénération dont il fut l'objet de la part des Gaulois, à l'instigation de leurs prêtres, les druides. Pour quelles raisons cette plante, qui, somme toute, n'est qu'un parasite et donc apparemment nuisible, a-t-elle ainsi attiré au plus haut point l'attention de nos ancêtres ? Plusieurs explications ont été avancées, mais, si toutes semblent satisfaire l'esprit, il n'en reste pas moins vrai qu'il est bien difficile de s'arrêter à une seule.

Certains ont voulu voir dans la rareté du gui sur le chêne l'explication de la vogue qu'il eut à ce moment de l'histoire. « Il est extrêmement rare de le constater sur le chêne, et jusqu'à présent on ne cite guère en France que douze à quinze localités où son parasitisme sur ces arbres ait été constaté d'une façon certaine », fait remarquer le savant botaniste Lefèvre. M. de Candolle, connaissant cette rareté, tout en faisant bien remarquer que, seul, le gui de chêne était estimé des druides, est disposé à penser que cette plante révéree n'était point le genre *viscum*, mais bien un *loran-*

thus, et conséquemment le *loranthus europeus*, seule espèce qui soit indiquée et commune sur les chênes, surtout dans le duché de Parme et en Autriche. Mais, si le gui avait été ainsi communément rencontré sur les chênes, il ne se serait pas autant imposé à l'attention, son apparition n'eût point paru si miraculeuse et, en définitive, les druides ne l'auraient pas cherché avec autant de soin. En feuilletant les ouvrages qui relatent l'histoire des Gaules, nous avons trouvé que les druides se réunissaient dans le pays chartrain pour faire la cueillette du gui. Or, c'est justement dans cette région que Lefèvre a relevé quelques-unes des localités où l'on peut observer le parasitisme du gui sur le chêne.

Au sujet de cette rareté du gui sur le chêne, nous nous permettons d'emprunter à M. Lebreton-Oliveau deux charmantes anecdotes. Dans l'une, Cabanès raconte l'aventure de deux musées de l'ouest de la France qui se disputèrent un exemplaire de gui de chêne, et la querelle alla même jusqu'à exiger un jugement. La seconde est celle d'un professeur de la Faculté de Paris qui promit un dîner à ses élèves s'ils découvraient du gui de chêne au cours de leurs herborisations. Le professeur perdit, mais par mystification : le gui trouvé était du gui commun qu'un étudiant avait disposé d'avance sur un chêne du parcours.

Pour d'autres, ce n'est pas dans la rareté du gui sur le chêne qu'il faut chercher les raisons du culte des Gaulois, mais dans la nature même de cet arbre. Le chêne était, en effet, un arbre sacré, et même « l'arbre sacré » par excellence. Certains ont même voulu faire dériver du mot grec δρυς qui signifie chêne, le nom de druide. Ces derniers auraient donc été les prêtres du chêne, l'arbre sacré, et par extension des arbres et de la nature. Et alors, rien d'étonnant que, pleins de vénération pour cet arbre, ils n'aient vu dans la petite touffe de gui qu'ils rencontraient parfois sur lui, un signe particulier, un don des dieux, et qu'ils n'aient ensuite cherché à lui trouver des propriétés particulières en rapport avec son caractère divin. Mais d'autres, avec Diogène de

Laërte, se moquent de cette étymologie. En effet, peut-on croire que les Celtes aient puisé dans une langue qu'ils ne connaissaient pas un terme qui a dû être aussi ancien que leur religion ? L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine de ce nom est celle qui le fait venir de *derouid*, mot qui se trouve dans les poésies bretonnes du ^{vi}^e siècle et qui est formé de deux mots signifiant Dieu et parler. Les druides étaient donc les hommes à qui ou par qui Dieu parlait, ou bien qui parlaient soit de Dieu, soit à Dieu. Cette étymologie nous séduit davantage. Plutarque n'appelait-il pas θεολόγοι les prêtres de Delphes ?

Quoi qu'il en soit, il y a peut-être moins lieu de s'étonner que les Celtes préférassent à tout autre gui celui qui pousse sur le chêne, quand on observe qu'à cette époque cet arbre était consacré à *Teut*, dieu suprême des Celtes, et dont les druides étaient les confidents. Maxime de Tyr dit même qu'il en était le principal simulacre, et qu'ainsi il était l'objet de leur culte. Ils lui adressaient des prières, lui offraient des sacrifices et en arrosaient le pied du sang des victimes, lui faisaient des présents, le consultaient comme un oracle et en recevaient des réponses. Car cet arbre avait le don de la parole : le mouvement de ses branches et le bruit de leurs feuilles agitées par le vent étaient un langage, si bien qu'ils considéraient que c'était un signe certain de la volonté du dieu. Mais, seuls, les druides avaient l'intelligence de cette langue, et nous voyons par là que la dendromancie était aussi en honneur chez les prêtres celtes.

Ainsi donc, puisque le chêne était l'arbre sacré, pourquoi ne point voir dans le gui qui poussait parfois sur lui un don spécial de *Teut* et ne point lui attribuer le caractère de « plante sacrée », parce que poussant sur « l'arbre sacré ».

Mais ces diverses considérations ne paraissent s'adresser qu'à un seul côté de la question. Il convient, en effet, de dépouiller la renommée du gui de tout ce qui touche à la religion et à la magie. Il n'y a point de doute à avoir, en effet, que ce ne fussent les druides qui entretenaient dans l'es-

prit des jeunes gens toutes ces croyances un peu enfantines et ces pratiques plus ou moins superstitieuses. Ces prêtres de la Gaule conservaient jalousement pour eux le bénéfice de l'éducation de la jeunesse; aussi étaient-ils bien placés pour faire germer dans ces jeunes cerveaux les idées qu'ils voulaient bien leur inculquer. Mais là ne s'arrêtaient pas les fonctions des druides, si l'on peut s'exprimer ainsi. A leurs qualités de prêtres et d'éducateurs s'ajoutaient celles de juges et de médecins. C'est ce dernier point qui nous intéresse uniquement dans un travail de ce genre.

La médecine des druides était toute magie et divination; nous ajouterons : parfois même crime, car ces farouches devins conseillaient quelquefois l'offrande aux dieux de la vie l'un des membres d'une famille pour obtenir la guérison d'un malade. Seul l'usage de quelques plantes était peut-être ce qu'il y avait de plus médical dans leur thérapeutique. Mais cet art de guérir était également le partage exclusif des druides, ce qui prouve que ces hommes connaissaient bien les faiblesses de l'humanité. Car ils savaient bien qu'il n'y a point de sentiment plus fort ni plus général parmi les humains que le désir de conserver et de prolonger son existence. Et, certainement, nos pères les Gaulois écoutaient-ils les druides avec d'autant plus de docilité, que ces derniers leur affirmaient avoir entre leurs mains le moyen de maintenir ou de rétablir leur santé, le premier des biens d'ici-bas. Et ne devons-nous pas être indulgents pour ces peuples ignorants, dont les connaissances se réduisaient à ce que les druides voulaient bien leur apprendre, quand on considère que, encore de nos jours, où tout le monde est sensé posséder un certain degré d'instruction, il se trouve encore des personnes, pourtant intelligentes, pour se laisser prendre aux futilités d'un remède de guérisseur ou aux paroles aussi fausses qu'intéressées d'une « sorcière » de plus ou moins grand renom ?

Parmi les plantes utilisées chez les Gaulois dans un but thérapeutique, la camphrée, la samole et la verveine étaient

souvent conseillées; mais, la plante par excellence, le remède universel, la panacée des Celtes, était le gui de chêne, qui avait chez eux la même vogue que la mandragore chez les Juifs. Nous retrouvons la superstition dans toutes les pratiques préconisées pour le ramassage de ces plantes. C'est ainsi que la camphrée, regardée comme un remède puissant, devait être cueillie sans instruments tranchants, et de la main droite, laquelle, passée sous la robe, devait se glisser du côté gauche, comme si l'on dérobaît quelque chose. La samole, qui guérissait les porcs et les bœufs de toutes sortes de maux, devait, au contraire, se recueillir de la main gauche et à jeun; elle perdait toute vertu si on avait l'imprudence de la regarder en la cueillant, et il fallait aussitôt la donner aux animaux malades. La verveine se cueillait lorsque le soleil arrive dans le signe du lion, après avoir offert à la terre des fèves et du miel comme sacrifice expiatoire; outre sa qualité de fébrifuge, cette plante conciliait les cœurs et donnait la connaissance de l'avenir. Pour le gui, nous avons vu que les branches ne devaient pas toucher le sol, et ses propriétés curatives étaient jugées plus efficaces si le fer ne l'avait pas touché.

Nous voyons donc qu'en définitive il faut voir, dans le culte spécial que les Gaulois vouaient à la nature et aux produits thérapeutiques que les druides en retiraient, toute la renommée du gui à cette époque. D'ailleurs, le pouvoir curatif du gui paraît plutôt être lié à la consécration de cette plante, qui consistait, comme nous l'avons vu, en sacrifices, en prières et en cantiques, après quoi les prêtres en distribuaient un morceau à chacun des membres de l'assistance.

Des recherches ultérieures dans les mythologies des pays éloignés dans des temps plus proches du nôtre nous ont montré que la vénération religieuse pour le mystérieux gui était cultivée par d'autres prêtrises, par d'autres tribus et même des nations de doctrines théologiques très éloignées les unes des autres. On accordait une place de choix à la connaissance de cette plante dans la Volüspa et la Scandinavie. C'était

avec une branche de gui — ou plutôt une flèche taillée dans du bois de gui — que Hodur ajusta son coup mortel à Balder, le dieu de la lumière de la mythologie du nord. Cette légende est assurément très jolie et met tout à fait en relief la caractéristique du système religieux scandinave, tout en symbolisme et allégorie. Voici un résumé de cette légende, à la fois bien simple et bien naïve :

« Frigga, la déesse de l'amour, effrayée dans un songe et craignant pour son fils Balder, le dieu du soleil, conjure tout ce qui existe sur la terre, le ciel, l'eau et le feu, de lui éviter la mort; mais tout fut impuissant contre la malice de Loke, l'esprit du mal, qui, apprenant de Frigga que, dans ses invocations, elle a oublié ce petit arbuste qui croît sur les côtes de Walhala et que l'on nomme gui, le jugeant trop jeune et trop faible pour avoir à le redouter, fabrique une fléché de son bois et, par trahison, tue le dieu Balder. Le triomphe du mal fut de courte durée, car le gui destructeur sut, entre les mains de Frigga, redonner la vie au dieu de lumière, de soleil, de moisson; et, d'emblème de mort, il redevint symbole de résurrection et de vie. »

Nous relatons cette légende; mais nous sommes surpris qu'une flèche ait pu être taillée dans du bois du gui, dont les tiges ont une friabilité extrême et ne se prêtent guère, par suite, à cette transformation en un instrument piquant.

Nous voyons ainsi que ce parasite végétal, toujours verdoyant, était associé dans l'esprit scandinave avec la conquête du principe de la lumière et de la vie par celui de l'obscurité et de la mort.

Plus tard, dès l'apparition de l'ère chrétienne, la mythologie et ses légendes disparurent; cependant, de la renommée primitive du gui il persista toujours quelque chose. Certains auteurs, Parkinson entre autres, disent qu'au moyen âge on aurait appelé le gui *Lignum sanctæ crucis*. Dans un livre très documenté et intéressant, « *The Antiquities of Cornwall* » (Oxford, 1757), l'auteur discute les détails de la cérémonie rapportés par Pline, et il dit que cette coutume persistait encore dans quelques contrées de la France :

« In Aquitania quotannis Prid. Kal. Jan. pueri atque adolescentes vicos villasque obeunt carmine stipem petentes sibi atque aliis pro voto in exordio novi anni acclamantes, Allguy, l'An Neuf. » (1).

Nous avons fait des recherches dans des ouvrages français écrits à peu près à la même époque, et nous y avons trouvé le récit de certaines coutumes qu'il nous a paru intéressant de rapporter. Il semble, tout d'abord, que tous ces mots employés : Allguy, Aguilanleu, Aguilanneu, Au gui l'an neuf, remontent à l'ancien mot de Pline : « *Ad viscum anni novi* » (*Au gui de l'an nouveau*). Dans diverses provinces, on appelait alors ainsi les étrennes du premier de l'an, qui, dans la religion des druides, consistaient à distribuer au peuple le gui du nouvel an, comme une chose sainte, « un remède universel ». Les Espagnols nommaient *Aguinaldo* les présents que l'on faisait pour la fête de Noël. En Basse-Normandie, les pauvres, le dernier jour de l'an, disaient *hoguinanno* en demandant l'aumône. Dans le Vendômois et dans le Maine, le peuple et les enfants couraient les rues le dernier et le premier jour de l'an, demandant à tous ceux qu'ils rencontraient le *gui-l'an-neu*, tout en chantant aux portes des chansons dont le refrain était toujours : Donnez-nous le *gui-l'an-neu*. Dans le Perche, le peuple appelait les étrennes *éguilas*; dans le pays chartrain (contrée où les druides se réunissaient pour la cueillette du gui), *éguilables*; dans la Haute-Normandie, *éginètes* ou *aguinètes*.

Dans les environs de Morlaix, aux dires de Ménage, avait lieu tous les ans une fête aux rites plus ou moins bizarres que l'on nommait la *guigannée*. Elle consistait en des présents que les riches faisaient aux pauvres qui, à la porte où on leur donnait, poussaient des cris et des acclamations entendues dans toute la ville. Ces pauvres étaient armés de

(1) « En Aquitaine, chaque année, la veille des calendes de janvier, enfants et jeunes gens vont dans les fermes et les maisons de campagne demander, en chantant, quelque don pour eux et les autres, en échange d'un vœu en ce début de nouvel an, et ils crient « Au gui, l'an neuf ! ».

grands bâtons pour enfoncer les portes s'il s'en trouvait de fermées. Cette fête, qui paraît être un reste des Bacchanales et des Saturnales, remonte assurément au culte du gui de la nouvelle année chez les druides. Merula l'a très bien remarqué dans sa *Cosmographie*⁽¹⁾ :

« Sunt qui illud quod hactenus quotannis pridie kalendas januarii vulgo publice cantari in Galia solet, ab Druidis manane autumnant, ex hoc forte Ovidii :

« *Ad viscum viscum Druidæ cantare solebant* »,

solitos enim aiunt Druidas per suos adolescentes viscum suum cunctis mitterre, eoque quasi munere, bonum, faustum, felicem et fortunatum omnibus annum precari. »⁽²⁾.

Dans les années qui suivirent, toutes ces coutumes finirent par se perdre. Il ne persista plus que l'expression employée au premier de l'an et, à partir du ^{xix}e siècle, le gui ne fut plus considéré que comme un « porte-bonheur » : c'est ainsi que, de nos jours encore, à l'approche du premier de l'an, des marchands ambulants sillonnent les rues de nos grandes villes, poussant devant eux une voiturette abondamment chargée de « boules de gui ».

En Angleterre, au jour de Christmas, on a l'habitude de s'embrasser en passant sous les portes où le gui est suspendu. Dans les maisons en fête et à travers les rue, les jeunes Anglais, portant à bout de bras un rameau de gui, chantent à tue-tête des chansons dont le thème se rapproche très bien des sentiments exprimés dans cette stance aussi ancienne qu'originale :

(1) Part. 2, liv. 3, chap. II.

(2) Certains disent que ce qui était chanté habituellement jusqu'à présent, chaque année, la veille des calendes de janvier, venait des druides, peut-être d'après ce passage d'Ovide : « Les druides avaient coutume de chanter : « Au gui, au gui ! »

» On dit, en effet, que les druides avaient coutume d'envoyer à tous, par leurs jeunes gens, leur gui, comme pour souhaiter par ce don une année bonne, heureuse, prospère, favorisée de la Fortune. »

Off all the games, both rich and rare,
There is a game none can compare;
And that sweet game, as all you know,
Is Kissing' neath the Mistletoe (1).

On sait, en effet, que, chez nos voisins d'outre-Manche, les jeunes gens, à Noël, sont autorisés à prendre un baiser aux jeunes misses qu'ils surprennent sous une branche de gui. Aussi, nos galants voisins suspendent-ils à profusion des gerbes de la plante bénie. Toutes les portes en sont ornées, et l'impôt en est prélevé avec une extrême rigueur. Aussi, les jeunes Anglais ne voudraient certes pas voir abandonner ces gracieuses réjouissances de Christmas.

Ainsi voyons-nous que les Anglais qualifient le gui du nom de Mistletoe, qui signifie « perruque des brouillards », terme qui met bien en vedette l'époque de l'année à laquelle les boules de gui toujours vertes sont parées de leurs fruits dorés.

Un fait très digne de remarque, au sujet de la place occupée par le gui dans l'esprit religieux de l'Antiquité cultivée, est aussi représenté par la similitude de la branche de gui, parée de ses feuilles jaunâtres et de ses baies dorées, avec la « branche dorée » du poète latin. Elle serait, en quelque sorte, le « rameau d'or » de la Sibylle, comme le dit Virgile dans son *Enéide* (2).

Quale solet sylvis brumali frigore viscum
Fronde vivera nova, quod non sua seminat arbos,
Et croco fœtu teretes circumdare truncos :
Talis erat species auri frondente opaca
Ilice : sic leni crepitabat bractea vento (3).

(1) « Parmi tous les jeux, à la fois riches et rares, il est un jeu à nul autre comparable, et ce jeu charmant, comme tout le monde le sait, est de s'embrasser sous le gui. »

(2) Virgile, *Enéide*, liv. VI, vers 206 et sq.

(3) « Comme sous les brumes de l'hiver au fond des bois, le gui, étranger aux arbres qui le portent, renaît avec ses nouvelles feuilles et entoure leurs

Un autre des facteurs importants dans la genèse de la renommée du gui, surtout dans les temps anciens, consiste dans l'utilisation de ses fruits pour la fabrication de la glu, qui servait fréquemment pour la chasse aux passereaux. Pline nous le rapporte avec une foule de détails. Voici les propres termes qu'il emploie : « Maintenant, en ce qui concerne la glu, elle est faite avec des fruits de gui cueillis quelque temps avant qu'ils ne soient tout à fait mûrs; car, s'il survient des pluies, ils deviennent plus gros, mais perdent de leurs qualités pour faire de la bonne glu. Après donc qu'on les a cueillis, on les met à sécher, et quand ils sont bien secs, on les pile, puis on les laisse pourrir dans l'eau pendant douze jours ou environ, sur quoi je ferai observer que c'est la seule chose au monde qui devienne meilleure en pourrissant. Ensuite, on les bat de nouveau avec un pilon, mais dans une eau courante, afin d'en ôter la peau et qu'il n'en reste que la chair intérieure qui, chez eux, est gluante et visqueuse. Voilà comment se prépare cette glu qui sert à prendre les oiseaux; on la mêle avec de l'huile quand on veut s'en servir. »

Ajoutons, pour être complet, l'explication que certains auteurs ont donnée de la renommée du gui. Comme nous le verrons plus loin, le gui fut surtout employé contre l'épilepsie dans les temps anciens. Or, cette maladie était qualifiée de « mal sacré ». Aussi pour eux, le gui était-il appelé « plante sacrée » parce que guérissant le « mal sacré ».

En résumé, nous voyons donc que le gui a, de tout temps, joui de la considération des humains. Tout d'abord, plante à caractère religieux, considérée par les Gaulois comme un don spécial des dieux pour la guérison de tous les maux, elle fut ensuite, aux yeux des Scandinaves, le symbole de la résurrection et de la vie; puis, dans les siècles plus près du

troncs arrondis de ses fruits couleur de safran, la frondaison d'or apparaissait dans l'yeuse touffue, et ses feuilles brillantes crépitaient au vent léger. »

nôtre, la parure de Noël et du Nouvel An, avec les réjouissances et les étrennes que ces fêtes amènent, pour ne plus être, actuellement, qu'un symbole de vitalité et un porte-bonheur.

Nous ne pourrions mieux faire, pour terminer ce paragraphe, que de citer cette phrase de Camille Jullian qui fait allusion à la renommée du gui chez les Anciens : « La vie du gui aidait si bien à traduire en de poétiques métaphores les dogmes les plus séduisants et les espérances les plus joyeuses ! Fille des oiseaux du ciel qui transportent sa graine, compagne des arbres sacrés sur lesquels elle prend racine, demeurant verte et vivace au milieu des branches dépouillées par l'hiver, la plante était l'image de l'âme éternelle, venue du ciel, amie des dieux, et qui traversait incorruptible l'époque du trépas et les horreurs du cadavre. »

II. — Le gui dans la science botanique.

On peut affirmer que les mystères de la naissance du gui sur les arbres, ainsi que l'existence de sa plus belle parure, au moment de la plus mauvaise saison de l'année, époque à laquelle toutes les autres plantes donnent l'impression de la mort, ont toujours aiguillonné « le désir de savoir » du botaniste.

Dans son *Encyclopédie* sur l'ensemble des faits et récits qui relatent toutes les connaissances humaines des nations de l'Antiquité classique sur l'histoire naturelle, Caius Plinius Secundus informe ses lecteurs que l'on peut comparer le gui au lierre, et il ajoute : « Il faut penser que le gui n'est pas le fruit d'un arbre, mais plutôt une des plantes les plus merveilleuses indépendamment de ses fruits; car il faut savoir qu'il y a certaines plantes qui ne naissent pas dans la terre, mais seulement sur les arbres et qui, n'ayant point d'habitation propre, se logent chez autrui; le gui est de ce nombre. »

Puis, après avoir fait l'énumération des plantes parasites

et de leurs habitats, le grand naturaliste continue en ces termes : « Mais, pour en revenir au gui, il en existe trois sôrtés : celui qui croît sur l'abies et le larix et qui est appelé *stelis* dans l'île d'Eubée; celui que les Arcadiens appellent *Hyphear*, et le *gui proprement dit*, qui croît sur le quercus le rouvre, le prunier sauvage et le térébinthe...; celui qu'on appelle *adasphear* croît abondamment sur le quercus. » Il fait ensuite allusion aux propriétés purgatives du gui, ainsi qu'à son emploi pour l'engraissement des bestiaux. Nous voyons par là que les paysans des Vosges ont été largement devancés.

Le botaniste herbaliste anglais John Parkinson a résumé dans quelques-unes des pages de son *Theatrum Botanicum* l'état où se trouvait l'ensemble des connaissances scientifiques sur le gui aux environs de l'an 1640, année où parut son ouvrage. L'extrait qui va suivre peut, en toute vérité, intéresser la curiosité de certains lecteurs, car l'auteur y indique les différentes appellations attribuées au gui dans le langage de la plupart des nations : « Il est nommé ῥῑός par Dioscoride, ainsi que la glu qui en est extraite, et ῥῑα par Theophraste; en latin, *Viscus* ou *Viscum*; en Arabie, *Debach*, *Dabuch* et *Hale*; en Italie, *Vischio*; en Espagne, *Mordago*; en France, *Guy*; en Germanie, *Mistel*, *Eichenmistel* et *Vogellium*; en Allemagne, *Marentacken*, et nous, en Angleterre, *Misselto*. »

Depuis, bien des traités de botanique ont vu le jour, et, à l'heure actuelle, tous les auteurs sont d'accord pour classer le gui parmi les *Lorentbacées*. Le genre *Viscum album* (ou gui blanc) serait bien, comme l'avaient remarqué les anciens auteurs, une des rares espèces que l'on rencontre dans nos pays européens. Et nous verrons qu'on a cherché à expliquer plus scientifiquement que ne le faisaient les anciens botanistes les différences que l'on a pu constater entre les diverses variétés de ce parasite.

Cette boule de gui, gracieuse par sa forme, ses branches et ses feuilles fragiles, dont pas mal de paquets jonchent les

allées et les pelouses de nos parcs le lendemain des grands orages, ou des tempêtes de vent; cette petite touffe qui semble comme greffée ou attachée aux rameaux de nos arbres dénudés par les rigueurs de l'hiver, comment a-t-elle pris naissance en ces lieux ?

Dès les premiers temps de notre histoire, les anciens herbalistes pensaient très fortement que c'étaient les oiseaux qui servaient de vecteur aux graines de gui, et que, de cette façon, ils propageaient ce parasite sur les arbres. Et il n'est pas douteux que c'est à cette croyance qu'il faut attribuer l'origine de ce très vieux proverbe : « *Turdus sibi exitium cecat.* » On peut y voir une allusion certaine au fait que les grives et les merles, très friands des fruits du gui, transportent bien sa graine, mais sont aussi bien souvent capturés avec la glu extraite des baies. Ce proverbe, transmis de génération en génération, a ainsi contribué à perpétuer le souvenir du gui et peut-être fait germer dans quelques cerveaux l'explication du phénomène de la naissance du gui sur les arbres. Nous avons retrouvé dans un article d'un périodique anglais des traces de ce proverbe que William Salmon applique aux hommes qui sont eux-mêmes la cause de leur propre infortune.

Considérons maintenant les diverses explications qui ont été fournies sur le transport des graines de gui sur les arbres par les oiseaux.

Le naturaliste Pline donne une explication qui paraît purement fantaisiste. Pour lui, en effet, les semences des graines de gui avalées par les oiseaux traversent tout l'appareil digestif de ces derniers, sans être nullement altérées; certaines, éliminées par un processus naturel, sont déposées sur les branches des arbres, et celles d'entre elles qui tombent en bonne place peuvent arriver à germer. Il y a eu, depuis, d'autres théories pour expliquer ce phénomène, mais, à y bien réfléchir, aucun botaniste n'a peut-être pénétré jusqu'au cœur de cet important problème, pour y apporter ainsi une solution définitive.

Boisduval a modifié la théorie de Pline et des auteurs qui l'ont suivi. Pour lui, c'est par un processus de régurgitation naturelle que les oiseaux déposeraient les graines de gui sur les branches des arbres.

Le botaniste anglais John Parkinson refuse d'enregistrer le fait que les graines de gui sont transportées par les oiseaux. Il s'exprime en ces termes : « On ne trouve pas de baies dans les excréments que les oiseaux déposent sur les arbres et n'importe où; de plus, les graines sont altérées par la trituration dans le gésier et les intestins des oiseaux, si bien que, de cette façon, les propriétés germinatives sont détruites. Le gui proviendrait de certaines mousses « superflues » qui poussent sur les troncs des arbres. C'est pour ce motif que le poète Ion l'appelle *sudor quercus*. Le gui aurait la même origine que les noix de gale ou les pommes de chène. »

Gay et Durieu de Maisonneuve ont avancé une théorie très ingénieuse, qui fut aussi celle du savant botaniste Lefèvre; à n'en pas douter, c'est celle qui se rapproche certainement le plus de la vérité. Pour eux, « les oiseaux, après avoir saisi les baies et, également, la pulpe, cherchent, en frottant leur bec contre les branches des arbres, à se débarrasser des graines et de la substance visqueuse qui y restent attachées; d'où résulte la fixation d'un grand nombre de graines à la surface des rameaux ». Il suffit d'observer les allées et venues de certains passereaux, les grives en particulier, qui se gavent de baies de gui ou de lierre et qui ensuite frottent leur bec sur chacun des côtés d'une branche; ce fait est très connu des chasseurs, qui attendent justement ce moment pour décocher leur coup de fusil à l'oiseau, dont l'attention est relâchée à ce moment-là. Ces oiseaux vecteurs seraient les merles et surtout les grives. Aristote cite dans ses écrits un oiseau du nom de ἰξοβορός (mot à mot : grive de gui), qui vivrait principalement de baies de gui. Mais il faut citer également les moineaux, qui pullulent dans certains parcs; ce sont eux qui sont les principaux agents pro-

pagateurs du gui sur les arbres du parc des Hospices de Pellegrin, à Bordeaux.

Il convient d'ajouter qu'il n'y a pas qu'avec le bec que les oiseaux peuvent transporter les graines; ces dernières peuvent également se coller aux plumes et aux pattes des oiseaux.

Mais il y a lieu de considérer un second processus, naturel celui-là. Sur un arbre déjà porteur d'une boule de gui, au moment où les baies sont arrivées à maturité complète et très sèches, elles éclatent, et les graines sont projetées assez loin — un mètre parfois — et peuvent tomber sur un endroit propice à leur conservation et leur développement ultérieur. Ce mode de dissémination a été bien observé pour le gui de genévrier.

Voici donc démontré que ce sont les oiseaux qui répandent le gui sur les arbres. Mais il reste un autre point à élucider : comment se fait-il que le gui ne pousse que sur les arbres, et encore sur certaines essences seulement ? Disons tout d'abord que l'on a essayé de faire pousser le gui sur la terre; mais, bien que certains expérimentateurs aient affirmé avoir obtenu quelques pousses un peu grêles, nous pensons qu'il ne faut tenir aucun compte de ces résultats, le gui étant un parasite strict. On devrait, en effet, trouver alors de jeunes plantes sous les arbres qui sont couverts de boules de gui; or, ce fait n'a guère été constaté que par M. Duhamel, qui a prétendu en avoir vu germer sur des morceaux de bois mort, sur des tessons de pots et des pierres tenues à l'abri du soleil. Ceci nous paraît assez douteux, car le gui meurt en même temps que l'arbre qu'il a épuisé.

Nous en arrivons à considérer maintenant les raisons pour lesquelles le gui ne pousse guère que sur certaines essences; les oiseaux disséminent bien la graine un peu partout, et il semblerait qu'en conséquence on dût également trouver du gui n'importe où. Pour le développement du parasite, il faut considérer deux choses : tout d'abord, la condition primordiale pour qu'une graine de gui puisse germer sur une bran-

che où elle a été déposée, c'est qu'elle y reste. Or, pour si gluante et collante que soit la glu qui la fait adhérer à l'écorce, le vent et la pluie auraient tôt fait de jeter à terre cette graine si elle n'était déposée, soit dans une des failles de l'écorce, soit au point d'intersection de deux branches.

Supposons maintenant qu'une graine de gui a réussi à germer et que la jeune plante va se développer; il y a à ce sujet un fait bien digne de remarque, que ne manque pas de signaler Lefèvre : « La radicule, au lieu d'être dirigée par la pesanteur suivant la verticale, n'est sensible qu'à la lumière; elle s'enfonce dans la branche de quelque côté que la graine y ait été déposée, et toujours du côté le moins éclairé. » Mais, pour se nourrir et vivre, la jeune plante a besoin de développer considérablement son système de racines et principalement les racines secondaires, dont les prolongements suivent les vaisseaux nourriciers du bois et du liber, afin d'y puiser les éléments nécessaires à l'entretien de son existence. Si, par hasard, la graine a germé sur une essence à bois très dur, — ce qui est le cas du chêne, par exemple — ces racines ne pourront guère se développer assez rapidement, et la petite plante s'étiolera bien vite.

Pour nous, l'explication de l'apparition du gui, le plus fréquemment sur le peuplier, le pommier, le robinier, le poirier, le saule, consiste donc dans la nature de l'écorce d'abord, mais aussi dans la consistance du bois. Les boules de gui se rencontrent le plus souvent, en effet, sur les rameaux jeunes, donc à écorce souple et à bois encore tendre et gorgé de sève, et sur des arbres dont le plus grand nombre de jeunes branches est dirigé dans le sens horizontal, ce qui est surtout le cas du peuplier, de la caroline et du pommier.

Le climat et la nature du terrain doivent aussi avoir leur influence sur la germination du gui. Le vent semble être un des principaux agents qui s'opposent à la propagation du parasite dans certaines contrées. Peut-être peut-on invoquer comme explication la fragilité des branches articulées de ces *lorentbacées*.

Le gui, vu son abondance dans certaines contrées de la France, les Vosges, en particulier dans la région de Saint-Dié, a attiré l'attention aussi bien des agriculteurs que des botanistes de cette contrée. C'est encore Lefèvre qui nous dit que les fermiers des Vosges attachent une grande valeur nutritive au gui de l'*Abies excelsa* et *A. pectinata*. Ils s'en servent pour l'engrais de leurs bestiaux et de leurs porcs.

Ainsi, il n'y a pas de doute que l'aspect spécial et la vie de cette plante étonnante n'aient été suffisamment remarquables pour lui assurer l'attention toute pleine de curiosité aussi bien de l'homme instruit que de l'illettré dans les siècles dits préscientifiques, durant lesquels c'était surtout l'imagination vagabonde qui tenait les rênes de la pensée chez le plus grand nombre des humains. Le gai costume de verdure persistante du gui offre assurément une apparence bien tranchée au milieu de la nudité hivernale des arbres des alentours dans la forêt; et la maturité de ses baies, justement dans la saison où toute la sève des autres arbres semble s'être retirée vers la terre mère nourricière, paraîtrait justifier aux yeux de certains auteurs l'idée d'une production vraiment surnaturelle.

III. — Le gui dans la thérapeutique.

Nous voici maintenant arrivé à considérer les différents usages que l'on fit du gui, au cours des siècles, dans un but thérapeutique.

Les pères de la médecine parlaient déjà du gui en des termes tout à fait élogieux. Pour Galien, le gui, employé en applications externes, draine les mauvaises humeurs du plus profond de l'organisme, les dilue, les digère et les repousse au loin. Hippocrate le conseillait déjà contre l'épilepsie.

Dioscoride⁽¹⁾ dit qu'il faut concasser le gui, puis le faire bouillir dans de l'eau jusqu'à ce que la glu surnage. On fait

(1) Liv. 3, chap. 103.

également manger les graines ou pépins de gui en rejetant la peau qui les recouvre. La glu est également très bonne, mais la meilleure est celle où il n'y a point de peau et qui est jaune en dehors et verte en dedans. Elle amollit et résout les tumeurs. Mêlée avec de la résine et de la cire, elle adoucit les clous et bubons de tout genre.

Pour Quintus Serenus ⁽²⁾, la glu dessèche les écrouelles et les tumeurs froides. Il dit, en outre, que si l'on fait une pommade avec de la graisse d'ours et du gui de chêne rouvre, elle fait recroître abondamment les cheveux aux personnes à qui ils sont tombés.

Les écrits de Théophraste et de Pline l'Aîné nous montrent que, bien avant qu'ait sonné l'heure de l'ère chrétienne, le *viscum album* n'était pas seulement un objet de curiosité de la part du botaniste, et la glu que l'on retire de ses baies un moyen de chasse commode entre les mains de l'oiseleur, mais surtout un médicament de l'arsenal thérapeutique réputé comme très efficace. Dans le chapitre iv du livre XXIV de son *Histoire naturelle*, Pline nous dit que la glu polit les aspérités des ongles, mais il faut les avoir lavés auparavant et détrempés pendant sept jours dans de l'eau de nitre. Les superstitieux croient que la glu opère ce dernier effet plus efficacement si le gui de chêne a été cueilli au commencement de la lune et sans avoir senti l'atteinte du fer. Il guérit encore l'épilepsie; s'il n'a point touché terre, il fait concevoir les femmes qui en portent toujours sur elles; enfin, mâché et appliqué sur les ulcères, il est souverain pour leur guérison.

John Gerrard, bien que ne prêtant aucune foi à la propriété qu'aurait le gui de guérir tous les maux, pense qu'il a cependant des vertus thérapeutiques certaines. Voici ce qu'il écrit : « Le gui, mélangé avec de l'encens, adoucit les ulcères anciens et détruit les esprits malins (!). Bouilli avec de la poix liquide et appliqué sur la peau, il fait décroître les

(2) Chap. 41, De struma depellenda, p. 13^f.

mauvaises humeurs de la rate; avec de l'orpiment et de la sandaraque, il dépouille souverainement bien les ongles et, mélangé avec de la glu et de l'esprit de vin, il les fait repousser. Quelques baies de gui broyées et mélangées avec de l'huile et prises en boisson font disparaître sur-le-champ un mauvais point de côté très douloureux. »

La réputation thérapeutique du gui continue de fleurir au moyen âge, et, Paracelse, ce médecin très renommé de la Renaissance, loue avec emphase l'emploi du gui contre l'épilepsie. C'est vers la même époque que les médecins musulmans Avicenne et Ehm-Beilar l'employaient pour faire supprimer les tumeurs.

Puis le gui semble être un moment délaissé, jusqu'à la publication du *Commentaire sur Dioscoride*, de Mathiolo.

Cet auteur a souvent essayé le gui contre l'épilepsie, mais il faut l'employer pendant quarante jours et en prenant bien soin que le bois ne touche pas le sol après qu'il a été coupé sur l'arbre. Pour lui, le gui de châtaignier possède des vertus thérapeutiques aussi efficaces que le gui de chêne. Il signale, en outre, que certains empiriques l'ont employé contre la stérilité.

En 1640, Parkinson publie son *Theatrum botanicum*, et le récit de l'emploi thérapeutique du gui, que renferme cet ouvrage, nous est une preuve de plus de la persistance de l'opinion populaire sur des sujets qui passionnent « les pasteurs de l'ère pré-chrétienne ». Il insiste cependant sur la persistance de certaines croyances tout à fait superstitieuses. C'est ainsi qu'il reproche à Mathiolo de penser que le gui a plus de valeur s'il n'a point touché terre. De même, il dénie à cette plante toute vertu de faire cesser les stérilités et de détourner les démons et les esprits malins de l'entourage d'un enfant qui porterait un morceau de bois de gui suspendu à son cou, en guise d'amulette. Il prête à Tragus l'opinion que le bois de n'importe quelle espèce de gui, broyé et mis dans les oreilles qui ont des abcès dans leur profondeur contribue à les dégager en quelques jours. Enfin, il pense pour

sa part que le gui est d'une aide très efficace pour la guérison du mal caduc, de l'apoplexie et de la paralysie très accusée.

Dans son *Pseudoxia epidemica*, sir Thomas Browne conteste le pouvoir curateur que posséderait le gui vis-à-vis de l'épilepsie. Il remarque cependant « qu'il hâterait la délivrance et que, dans certaines contrées, on le donnerait aux vaches dans ce but ».

Boyle, en 1672, range le gui dans la classe des médicaments « céphaliques et antispasmodiques ». Une dame épileptique dont le mal était héréditaire, confiée à ses soins, fut délivrée de ses accès en prenant chaque matin une dragme de gui délayée dans de la bière.

Dans son *New-London Dispensatory* (1676), le savant herbaliste William Salmon consacre deux paragraphes du livre I (*Des herbes*) à une discussion sur le gui. Il rappelle tous les usages que l'on en a faits et ajoute que, « pour traiter efficacement l'épilepsie, il faut composer une mixture avec des feuilles de gui et de l'eau de cerise noire et la donner à boire au malade juste avant la pleine lune ».

Colbacht (1), en 1723, s'appuyant sur plusieurs résultats heureux, rangeait spécifiquement le gui sur le même rang que le quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes. Il l'a employé souvent avec succès contre l'épilepsie et, en outre, il prétend en avoir retiré de grands avantages dans diverses affections nerveuses, notamment dans la chorée. Il administrait le gui en poudre à la dose de deux grammes par jour.

Le grand *Medical Dictionary* du Docteur James parut en 1743 et on peut comparer avec intérêt ses affirmations avec celles qu'émit sir Thomas Braone, environ un siècle auparavant : « On considère le gui — dit-il — comme un médicament céphalique et nervin, spécialement employé contre les fièvres convulsives, l'apoplexie, la paralysie et les vertiges.

(1) *Diss. concerning Mistletoe...*, Londres, 3^e éd., 1723.

Dans ce but, certains préfèrent le gui de hêtre à celui de chêne. La glu possède une très grande efficacité contre les tumeurs dures et les grosseurs. C'est l'un des ingrédients qui entrent dans la composition de l'*emplâtre Diachylon magnum*. Pour lui, c'est surtout le bois de gui que l'on doit employer. Il rapporte que J. Bauhine a connu pas mal de personnes qui ont employé le bois de gui, en macération dans du vin, avec plein succès contre les vertiges. A son action contre l'épilepsie, il ajoute celle contre la pleurésie, à condition que l'on en prenne à trois reprises mélangé avec de l'eau dans laquelle on fait infuser du chardon bénit et du pavot. J. Bauhine l'a également employé, broyé et macéré dans de l'eau bien pure, contre les vers de l'intestin des enfants. La poudre de gui qui pousse sur l'aubépine, infusée dans du vin blanc ou du vin d'Espagne et donnée deux heures avant l'accès de fièvre, a souvent fait avorter, sinon guéri, une fièvre quarte.

Simon Pauli, se basant sur l'expérience de Shenkins et d'Hoffmann, affirme que l'on obtient la guérison d'une pleurésie en faisant absorber au malade 4 grammes de poudre de gui dans du chardon bénit; ce remède provoquerait des sueurs bienfaisantes.

En 1747, Kœlderer ⁽¹⁾ dit avoir employé le gui avec succès dans l'asthme convulsif et le hoquet. Jacobi dit avoir guéri six épileptiques au moyen du gui. Bouteille ⁽²⁾ ajoutait en pareil cas 24 grammes de cette plante à la racine de valériane. Dehaen va même jusqu'à comparer le gui à la valériane; Boerhave affirme que le gui lui a souvent réussi « dans la mobilité des nerfs et les convulsions ». Bradley loue ses effets dans les vertiges, l'hystérie, la paralysie (peut-être s'agit-il de la paralysie hystérique). Franck a vu, à Wilna, un médecin italien qui avait obtenu les résultats les plus heureux de l'emploi du gui dans plusieurs cas de toux re-

(1) *De Visco*, 1747.

(2) *Journal général de médecine*, t. LXXXIII, p. 304.

belle; lui-même en obtint plein succès dans des cas analogues.

Aux environs de 1750 de nombreux ouvrages de matière médicale consacrent au gui des articles importants. Tels furent — pour ne citer que les principaux — celui de Cartheuser en France (1752). Dans cet ouvrage, l'auteur rapporte notamment que, influencé par les succès de Colbacht, il se décida à faire usage du gui et qu'il revint de ses préventions. En Angleterre, celui de Hill (1758) et, la même année, celui de Buchwald et Balth, en Danemark. Enfin, en Allemagne, celui de Jacobi et Loeske (1860).

Dans son *Dictionnaire universel des drogues simples*, qui parut en 1759, Lemery, membre de l'Académie royale des sciences, docteur en médecine, donne en quelque sorte un exposé de l'opinion qui avait cours à cette époque : « Le bois de gui de chêne est employé en médecine. Il faut le choisir gros, bien nourri, dur et pesant. Il est employé intérieurement pour fortifier le cerveau, contre l'épilepsie, la paralysie, l'apoplexie, la léthargie, pour les convulsions et pour les vers. On en fait aussi rentrer dans les remèdes extérieurs, comme dans les emplâtres et dans les onguents, pour fortifier, pour mûrir les parotides, ou pour résoudre les autres tumeurs. »

Quelques années plus tard, en 1771, un médecin très connu en Perse, Mahzanu-l'Adwiya, énumère dans son ouvrage les diverses propriétés du gui et l'emploi que l'on peut en faire. Nous voyons par là que la réputation du gui avait pénétré jusque dans ce pays éloigné et y était encore bien vivante; Ranking donne une analyse de cet ouvrage dans un numéro de *The Lancet* de 1904. D'après les médecins musulmans, le gui est laxatif, bon pour mûrir les furoncles, utile contre les éruptions pustuleuses, pour débarrasser l'organisme des mauvaises humeurs, et en particulier de l'atrabile. Mêlé à l'arsenic, il est excellent contre les ulcères malins; incorporé au vin et à la glu, il fait repousser les ongles, tandis qu'amalgamé au henné, il guérit l'impétigo.

Sensiblement à la même époque, nous trouvons un excellent résumé de l'emploi du gui dans le *Nouveau Dictionnaire universel et raisonné de médecine, de chirurgie et de l'art vétérinaire contenant des connaissances étendues sur toutes ces parties*, par une Société de médecins ⁽¹⁾.

« De tous les guis, le plus usité en médecine est celui de chêne (*Viscum quercinum*, V. *baccis albis*). Quelques apothicaires exigent même des marchands qui le vendent que le gui soit encore attaché à un morceau de cet arbre, quoique certains prétendent que le gui de coudrier ou de tilleul ne lui soit pas inférieur.

» Le bois de gui est mis dans la classe des médicaments antispasmodiques et céphaliques, et on l'ordonne souvent dans l'épilepsie, l'apoplexie, les vertiges et autres maladies de ce genre. Il passe pour sudoripare et vermifuge.

» La dose de gui en substance est depuis un demi-gros jusqu'à un gros, et on en prescrit depuis une demi-once ⁽²⁾ jusqu'à une once, dans chaque livre d'infusion ou de décoction.

» Les baies de cette plante, qui sont âcres et amères, ne doivent pas être prises intérieurement, parce que leur action purgative est très violente et qu'elles peuvent causer des inflammations dans le bas-ventre, mais ces baies sont bonnes extérieurement pour faire mûrir les abcès et guérir les suppurations. »

En 1782, le Docteur Régent Chaumel, ancien doyen de la Faculté de médecine de Paris, médecin ordinaire du roi, consacre au gui ces lignes de son *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles* : « On emploie en médecine le bois et les fruits ou baies. Le bois se met en poudre et s'ordonne depuis un gros (4 g.) jusqu'à deux, ou coupé par morceaux et mis en infusion dans du vin blanc à une demi-once sur six onces de liqueur. La glu est très résolutive et très émolliente : appliquée extérieurement, j'en ai vu les bons effets dans la goutte. On l'étend sur de l'étoffe, dont on enveloppe les parties

(1) A Paris, chez Hérisant et fils, libraires, 1772.

(2) Once correspond à 1 g. 911.

souffrantes. Le cataplasme adoucit les douleurs et diminue l'inflammation. Le gui passe pour un spécifique dans l'épilepsie et dans les maladies du cerveau. »

En définitive, nous voyons donc que, au xviii^e siècle, le gui fut surtout considéré comme un médicament spécifique de presque toutes les maladies nerveuses.

Au début du xix^e siècle, Henri Fraser eut d'abord quelque appréhension à user du gui, puis il le prescrivit — et encore avec une grande discrétion — contre certaines formes d'épilepsie. Il rapporte, en 1806, dans le *Journal de médecine d'Edimbourg*, plusieurs faits où ce médicament s'est montré efficace : chez un épileptique, après quelques jours sans résultats appréciables, les accès devinrent moins nombreux et cessèrent complètement au bout de six mois.

Quelques années plus tard, dans son *Nouveau Dictionnaire général des drogues simples*, qui parut en 1817, Morelot, ancien professeur de pharmacie clinique au Collège de pharmacie de Paris, ne consacre au gui qu'un article très bref. Il cite simplement que « le bois de gui a été en grande réputation pour les convulsions des enfants, pour les maladies épileptiques; il est sudorifique et vermifuge; il convient pour la dysenterie, la dose est d'un demi-gros (2 g.).

Il semble qu'à ce moment le gui ait perdu de l'intérêt aux yeux des botanistes aussi bien que des médecins, car, dans les ouvrages qui parurent au cours d'une période de plus de quarante ans, nous n'avons trouvé aucune communication à son sujet.

Ce n'est qu'aux environs de 1850 que Dumont, dans les *Annales de médecine de Gand*, rapporte le résultat de son expérimentation de l'emploi du gui contre la coqueluche. Il affirme que son action est réellement prompte, puisqu'il est possible d'en constater les effets dès les premières vingt-quatre heures. Dubois, de Tournai, recueille deux faits qui viennent à l'appui de cette assertion.

En 1861 paraît le *Traité des plantes médicinales et indigènes* du docteur Cazin, qui contient un excellent résumé de

toutes les applications thérapeutiques que l'on fit du gui jusqu'à cette époque. Il rapporte qu'il l'expérimenta au cours de l'épidémie de coqueluche qui sévit à Boulogne en 1855; après en avoir obtenu quelques bons résultats dans les premiers jours de l'application chez certains malades, il a constaté que, même à doses fortes (jusqu'à 6 grammes de poudre trois fois par jour), le médicament n'agissait plus. Mais il fait bien remarquer qu'il était en présence de complications d'affections catarrhales fébriles permanentes et que, dans ces conditions, le demi-insuccès qu'il obtint ne pouvait en rien diminuer l'importance d'autres faits qui subsistaient en faveur de l'emploi du gui dans cette névrose, dit l'auteur.

En 1874, dans le *British Medical Journal*, Dixon signale un cas d'empoisonnement par le gui; le sujet qui en fut la victime avait sa sensibilité notablement diminuée et était comme en état d'ivresse, avec des hallucinations. Son pouls était bondissant, sa respiration stertoreuse, ses pupilles dilatées et fixes.

Dans les *New-Preparations* de 1878, Long considère le gui comme un abortif très puissant et supérieur à l'ergot de seigle. Il compare d'ailleurs l'action de ces deux médicaments. Sous l'influence du gui, les contractions utérines sont intermittentes et analogues au travail physiologique; au contraire, le seigle ergoté amène des contractions utérines avec exacerbations. Et il ajoute : « Le gui est tellement préférable à l'ergot au point de vue de la promptitude et de la sûreté de son action que je l'ai employé exclusivement pendant onze ans. » Il conseille également l'emploi du gui contre certaines ménorragies, les hémorragies *post partum* et les hémoptysies. C'est vers la même époque que Payne l'utilise dans plusieurs cas d'inertie utérine. Parmi les 11 cas où il l'a essayé et qu'il rapporte dans un article du *Medical News*, de Louisville, nous relevons : 1 cas d'insuffisance de contractions utérines; 4 cas de métrorragies; 1 épistaxis et 3 hémoptysies chez des tuberculeux.

Dans un article du *Practitioner* de 1884, le Docteur Park

cite un district des mines de la forêt de Dean où il utilisa, avec plein succès, une teinture de gui préparée par lui contre certaines affections cardiaques. Il va même jusqu'à le proposer comme un excellent succédané de la digitale.

Dujardin-Beaumetz, en 1885, signale dans son *Dictionnaire de thérapeutique* qu'on n'emploie plus guère que l'écorce de gui pulvérisée. Après avoir indiqué les principales indications de son emploi, il se demande quel est le mode d'action de ce médicament; premier souci, semble-t-il, de connaître quel est ou quels sont les principes actifs de la plante.

En 1893, le Docteur Howard cite, dans le *Medical News* de Philadelphie, 2 cas où le gui se montra comme un ocytocique merveilleux.

Nous voyons donc que, au cours du xix^e siècle, des vertus thérapeutiques nouvelles furent reconnues au gui; mais, dès lors, les auteurs commencent à avoir le souci de connaître par quoi et comment il agit et de l'expérimenter tant chez l'homme que chez l'animal.

Dès 1901, dans un article du *Journal des praticiens*, le Docteur Deguy note les bons effets qu'il a obtenus de l'emploi du gui dans l'albuminurie.

Mais si, au cours des siècles, le gui fut tour à tour prôné et délaissé par les médecins, les empiriques, eux, le conservèrent toujours parmi « leurs remèdes ». C'est ainsi que Lesson constate que le gui pris en infusion est très en honneur dans la Saintonge : « Les paysans le recueillent soigneusement. Tous les jours cette herbe est employée dans les affections les plus graves, souvent même de préférence au traitement du médecin. J'ai vu prescrire le gui dans des cas d'empoisonnement et pour combattre l'hydropisie, ainsi que diverses affections chroniques. »

Sensiblement, à la même époque, un vieux manuscrit inédit fut publié dans un numéro du *Journal des débats* de mai 1908. On y voit le gui faisant partie d'une mixture bizarre bien connue sous le nom « d'eau d'hirondelle composée ». Voici quel en était le mode de préparation : « Il faut

prendre vingt hirondelles de la première nichée (les petites comme les grosses sont bonnes), que vous partagez toutes vives par-dessus le dos; une poignée de mélisse citronnée, une chopine de vin blanc; deux onces de crâne humain, non inhumé, mais d'un homme mort de mort violente ou subite; une once de gui de chêne. On passe le tout par l'alambic et vous en tirez de l'eau dont le malade prendra une cuillère à jeun les quatre derniers jours de chaque lune. » La composition de cette mixture présente quelque analogie avec celle de la poudre antiépileptique de Guttele : mélange de pivoine, de dictame, de gui, d'arroche, de corail rouge, d'hyacinthe, d'ongle d'élan, de crâne humain, de musc et de feuilles d'or. On administrait cette poudre à la dose de 10 centigrammes à 2 grammes. Ainsi voyons-nous que la superstition est loin d'être éteinte, même à notre siècle; aussi devons-nous y penser avant de nous moquer des croyances de nos ancêtres les Gaulois.

C'est tout à fait par hasard que le Docteur René Gaultier, au cours d'un voyage en Sologne, observe tout le bien que l'on pouvait tirer de l'emploi d'une drogue qu'une « com-mère » distribuait dans cette région pour le traitement des hémorragies des tuberculeux. Ayant observé la réussite de cette thérapeutique dans un cas où tout traitement ordinaire avait échoué, il décide de l'expérimenter. Apprenant que le gui était à la base de cette mixture, il décida de l'expérimenter lui-même. C'est ce qu'il fit dans le service du Professeur Dieulafoy. En même temps, il étudia, au Laboratoire de physiologie de la Faculté, l'action du gui chez l'animal.

C'est de cette époque que datent tous les principaux travaux — vraiment scientifiques s'entend — sur le gui, aussi bien en France qu'à l'étranger.

Nous arrêtons ici cet historique thérapeutique, réservant pour les chapitres suivants la description des expériences, tant physiologiques que cliniques, faites, sur l'homme et l'animal, avec l'extrait et les diverses préparations de gui.

CHAPITRE II

ETUDE CHIMICO-PHARMACOLOGIQUE DU GUI

La principale des substances constituant les guai est la viscine. Il faut y ajouter :

- de la chlorophylle;
- une substance résineuse;
- de la cire;
- une substance visqueuse, insoluble dans l'eau;
- de la glu;
- de sels de potasse, de calcium, de manganèse, de l'oxyde de fer;
- des acides : acide viscique, acide malique.

La viscine et la viscachoutine furent découvertes par Personne et Reinsch.

C'est par distillation de la viscine pure que l'on est arrivé à saisir les principes actifs du gui, sans pouvoir toutefois arriver à les isoler chimiquement.

En 1907, le Docteur Leprince donna, dans une Communication à l'Académie des sciences, les résultats de ses recherches. Il avait réussi à isoler :

- un alcaloïde volatil, liquide, donnant des sels cristallisés;
- la viscalbine, de nature glucosidique;
- la visciflavine;
- une résine drastique;
- une oxydase.

La même année, A. Gauthier présente, à l'Académie des sciences, un Mémoire de G. Tanret. Cet auteur démontrait dans le gui la présence de deux inosites, dont l'une active, et l'autre semblable à l'inosite racémique, qu'il avait découverte en 1890.

Chevalier, dans une Communication à la Société de biologie, confirme dans le gui la présence de l'alcaloïde découvert par le Docteur Leprince, et signale, en outre, la présence dans le gui de deux saponines, l'une neutre et l'autre acide.

Crawford décrit une substance cristalline.

Barbieri signale deux substances labiles (mais pas du genre saponines) et Pawlesky deux substances acides.

Il y aurait aussi dans le gui des substances albuminoïdes et des ferments oxydants.

Les sels les plus importants seraient ceux de manganèse et de chaux. Ce dernier, précipitable par l'alcool, serait même, pour Gerbier et Coste⁽¹⁾ l'agent hypertenseur.

Jardin et Astruc, en étudiant la répartition du manganèse dans le règne végétal, ont établi la présence dans le gui d'une quantité de manganèse variable avec les différentes variétés de *Viscum album*.

En résumé, les substances les plus importantes contenues dans le gui seraient :

- l'alcaloïde de Leprince et Chevalier;
- les saponines de Chevalier;
- les inosites de Tanret;
- les substances cristallines de Crawford (sans doute différentes des alcaloïdes).

(1) *Revue de biologie de Marseille*, 16 juin 1908.

CHAPITRE III

ETUDES DES ACTIONS PHYSIOLOGIQUES ET PHARMACODYNAMIQUES EXPERIMENTALES DU GUI

Le début des recherches vraiment scientifiques sur l'action physiologique du gui sur les diverses fonctions de l'organisme, tant chez l'homme que chez l'animal, ne remonte qu'à une vingtaine d'années seulement. Car, si Payne avait déjà fait, en 1881, quelques expériences sur le cœur de grenouille, c'est René Gaultier et Chevalier qui firent les premières expériences sérieuses, au laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine de Paris. Ils constatèrent alors l'action hypotensive de l'extrait de gui sur la circulation chez le chien et le lapin, propriété que confirment, quelques années plus tard, Antonini et Fubini. Sensiblement à la même époque, Félix Dossin, de Liège, n'est pas tout à fait du même avis, surtout quant à l'application pratique possible de ce nouveau produit en thérapeutique; car, tout en reconnaissant au gui un pouvoir hypotenseur manifeste, mais toutefois assez faible, il constate également un effet hypertenseur qui lui paraît dangereux. Ces divers résultats, contradictoires en apparence, s'expliquèrent par la suite : c'est que plusieurs principes actifs agissaient de concert; Chevalier constate, en effet, l'existence d'un principe hypertenseur qui devait être identifié, quelque dix ans plus tard, par Niccolini. Enfin, les toutes dernières recherches de Nolle et Ebster et Jarish, si elles n'ont pas abouti à la détermination exacte du corps chimique actif, semblent cependant

avoir bien mis au point les propriétés diverses du gui et le mécanisme de l'action hypotensive.

Martin-Sans et Stillmunkes ont étudié les réactions globulaires du sang à la suite d'injections intraveineuses d'extrait de gui chez le chien; ils ont constaté que, à l'encontre des affirmations des premiers expérimentateurs, les injections entraînaient une incoagulabilité passagère du sang.

Bonnamour et Naz inspirent la thèse de Bergés, et ils constatent que le gui possède une action diurétique bien accusée, tant chez l'homme que chez l'animal.

Enfin, Bardier et Martin-Sans, étudiant la toxicité du gui chez les diverses espèces, constatent qu'elle varie suivant l'hôte.

Nous allons successivement passer en revue, au cours de ce chapitre, les différentes préparations qui ont été utilisées pour l'expérimentation; citer les nombreuses expériences qui ont été faites et les conclusions que les divers expérimentateurs en ont tirées; enfin, discuter les opinions que l'on a émises, tant sur les principes actifs que sur le mécanisme de leur action.

I. — Préparations de gui employées pour les expériences.

Pour les expériences variées qui furent faites, le gui fut employé sous les formes que voici :

1° *Des solutions physiologiques* d'extrait aqueux de gui, contenant de 0 g. 05 à 0 g. 75 de substance active par centimètre cube : Employées par Gaultier, Dossin, Ebster et Jarish. Certains expérimentateurs préparèrent eux-mêmes leurs solutions; d'autres se servirent de *Guipsine*.

2° *Des décoctés de « viscum album »* : Préparés de diverses façons. René Gaultier et Dossin ont employé le même : 25 grammes de gui de chêne dans 100 grammes d'eau. 1 cc. renferme 0 g. 25 de plante fraîche. Niccolini a employé un décocté préparé suivant un procédé spécial.

3° *Le suc frais de « viscum album »* : Il fut employé par Antonini et Fubini. Ces auteurs se servirent de feuilles fraîches de *viscum album* et préparèrent le suc suivant le procédé spécial du Professeur Giacosa. Comme le suc ainsi obtenu était acide, ils le neutralisèrent avec de l'hydrate de soude.

4° *L'extrait fluide* : Il servit aux expériences de Nolle. Cet auteur en compare les effets avec ceux de la teinture et de l'infusion.

5° *L'extrait mou pharmaceutique* : Employé par Doyon et Gautier.

II. — Description des expériences et résultats obtenus.

Le souci de tous les expérimentateurs fut, sans aucun doute, de montrer l'action que pouvaient avoir les diverses préparations de gui sur les principales fonctions de l'organisme; mais, la plupart des efforts ont porté sur la démonstration de la principale des propriétés attribuée au gui : la propriété hypotensive.

A. — *Action du gui sur l'appareil circulatoire.*

Tous les organes constituant de cet appareil sont influencés par le contact de la drogue.

a) ACTION SUR LE CŒUR.

Des expériences, aussi nombreuses que variées, ont été faites pour bien mettre en lumière l'action que pouvait avoir le gui sur le cœur, aussi bien chez les animaux à sang chaud que chez les animaux à sang froid.

Chez les animaux à sang froid. — Chez eux, l'action du gui se manifeste, le plus souvent, par le ralentissement des battements cardiaques, qui augmentent fortement d'énergie. Antonini et Fubini ont très bien étudié ces phénomènes chez

la grenouille. Ces auteurs ont exécuté, en effet, un certain nombre d'expériences qui mettent bien en évidence l'action locale de la drogue appliquée directement sur la fibre cardiaque et, également, l'action exercée lorsqu'elle parvient au cœur par la voie naturelle de la circulation : dans ces deux cas, ils ont constaté une forte augmentation de la hauteur de la contraction, due à une augmentation du relâchement diastolique, s'accompagnant, toujours, d'un fort ralentissement du rythme. Il faut reconnaître, toutefois, que ces phénomènes sont moins accusés si la drogue est administrée par la voie de la circulation. Au cours d'autres expériences, les mêmes auteurs ont constaté une allorhythmie. Tous ces phénomènes, successivement enregistrés, tendraient à faire croire que le cœur s'épuiserait après une période plus ou moins longue de contracture; ils sont d'ailleurs les signes avant-coureurs de la mort du cœur, car, si on injecte une dose plus forte de drogue, surviennent des pauses, des irrégularités plus accusées dans le rythme et, enfin, arrêt du cœur en systole.

Dans quelques-unes de ses expériences, Niccolini fit des perfusions sur le cœur de tortue. Après introduction d'une canule dans l'oreillette gauche, il attend la régularisation du pouls, puis il lance dans la circulation une solution contenant 17 p. 100 de drogue. *Immédiatement* fait suite une augmentation d'amplitude, qui décroît subitement à la fin d'une pause diastolique. Cette augmentation ne serait cependant pas constante. Il est de plus un fait qu'il est le seul à avoir observé : le cœur s'adapterait après une période de vingt minutes environ. Pour Niccolini, l'action raréfianté cardiaque dériverait d'une action périphérique plus forte.

Enfin, les expériences d'Ebster et Jarish sur le cœur de grenouille, isolé et *in situ*, amènent ces auteurs à conclure que le gui se comporte vis-à-vis du cœur de façon identique à la digitale. Ils constatent, comme avec cette dernière, après une période de ralentissement et de renforcement des contractions cardiaques, une accélération, puis de l'arythmie et finalement l'arrêt du cœur en systole.

Chez les animaux à sang chaud. — Il semble que la plupart des expérimentateurs ont observé, chez eux, des phénomènes d'ordre inverse à ceux que nous venons de décrire.

En effet, chez le chien, le lapin et le cobaye, les battements cardiaques s'accélèrent et diminuent d'amplitude. Si la dose est toxique, l'accélération devient considérable et, après des troubles graves, en particulier du côté de la pression sanguine et de la respiration, l'animal meurt par arrêt du cœur en systole.

Mais, ici encore, nous relevons quelques contradictions entre les résultats signalés par certains expérimentateurs. C'est ainsi que, Livon, étudiant l'action sur le cœur du suc frais de gui de genévrier, a constaté l'apparition de phénomènes identiques chez le chien et la grenouille : ralentissement des battements, affaiblissement des contractions, arrêt momentané, puis reprises tout à fait désordonnées et incohérentes; peu après les battements se montrent de moins en moins nombreux et l'arrêt du cœur se fait en diastole. Pour lui, le gui de genévrier est donc un poison diastolique du cœur. Cette divergence de résultat ne peut guère s'expliquer que par la différence d'action entre les diverses variétés de gui, car les résultats de tous les autres auteurs sont concordants sur ce point.

Nous venons de voir que, somme toute, les injections des diverses préparations de gui augmentent le travail relatif du cœur, et c'est cette constatation qui lui fit attribuer des propriétés toni-cardiaques. C'est ainsi que, dans sa thèse, Bonhomme le préconise dans « tous les cas où, en abaissant la tension maxima, il sera utile de vivifier le muscle cardiaque ». Mais il semble cependant que ce pouvoir toni-cardiaque soit assez faible; il n'en existe pas moins cependant, comme l'ont bien montré les dernières expériences de Niccolini et de Busquet. Ce dernier, dans son rapport à la séance de la Société de thérapeutique du 13 octobre 1926, présente les conclusions d'expériences de physiologie qui prouvent que le gui n'est nullement un dépresseur cardiaque

aux doses thérapeutiques; aussi ces résultats nous incitent à croire qu'il est faux de penser et de dire, comme le font certains, que le gui aurait une action dépressive sur le cœur.

b) ACTION SUR LES VAISSEAUX.

En étudiant l'action du gui sur les vaisseaux de la petite circulation et de la circulation intestinale, Niccolini a constaté que de faibles doses de drogue entraînaient une dilatation des vaisseaux et que des doses fortes amenaient au contraire une vaso-constriction. De plus, cette vaso-constriction augmenterait dans le même sens que la concentration des préparations. Elle serait surtout très accusée au niveau de la petite circulation et beaucoup plus faible sur les autres portions vasculaires. Dans tout le système veineux abdominal, il y aurait production d'une grosse dilatation des veines.

Niquet et Busquet ont remarqué que les indosés organiques du gui avaient un pouvoir vaso-constricteur électif sur les vaisseaux du système rénal. Cette action se produit avec une très petite quantité de substance et persiste après la section des nerfs splanchniques et l'énervation de l'organe. Dans ces conditions, il semble qu'il s'agisse d'un effet périphérique, sans intervention du système nerveux central. Ces diverses constatations amènent ces auteurs à dire que l'emploi du gui est à rejeter chez les malades dont les reins, déjà insuffisants, seraient placés par la vaso-constriction dans des conditions de travail encore plus défectueuses.

Holste a étudié les effets du gui blanc sur les capillaires. Ces études ont été faites sur la grenouille préparée suivant la méthode de Lœwen-Trendelenburg, ce procédé permettant d'obtenir une augmentation de dimensions de la lumière des capillaires. Voici les constatations qu'il fait, au cours de ses expériences : l'extrait de gui est un antagoniste des vaso-constricteurs et, tout comme ces corps, il agit sur les artérioles et les capillaires. Cette action est d'une très grande puissance, car elle est capable de faire cesser presque ins-

tantanément l'effet maximum des poisons vaso-constricteurs. Il en conclut que le gui agit directement sur les artérioles et les capillaires, dont certaines cellules de la paroi où les ramifications sympathiques seraient impressionnées par la drogue.

c) ACTION SUR LA PRESSION SANGUINE.

Toutes les expériences qui ont été faites pour étudier l'action de l'extrait de gui sur la tension sanguine, ont montré qu'il possédait une action hypotensive manifeste.

Dans ses premiers essais, René Gaultier constata que, chez le chien, sous l'influence d'une dose variant de 1 cc. à 5 cc. d'une solution physiologique d'extrait aqueux de gui contenant 0 g. 75 de viscum album par centimètre cube injecté dans les veines, on voyait la pression sanguine s'abaisser rapidement et progressivement jusqu'à un minimum de 2 à 3 centimètres de mercure; puis, après état stationnaire de plus ou moins longue durée suivant la dose injectée, la pression remonte lentement, progressivement, pour ne regagner la normale qu'au bout de quarante-cinq minutes (minimum) à deux heures ou deux heures et demie (maximum).

Voulant ensuite expliquer que l'emploi du gui se justifiait dans la lutte contre l'artério-sclérose et ses accidents, le même auteur étudia, au cours d'une nouvelle série d'expériences, l'action simultanée et séparée sur les vaisseaux et la tension de l'adrénaline et de l'extrait de gui, substances respectivement hypo et hypertensives. Il est très intéressant de considérer les résultats obtenus qui amènent Gaultier à conclure en ces termes : « Pour entraîner des lésions d'athérome, l'adrénaline agit comme certaines autres substances, le plomb par exemple, plus par action toxique que par élévation de la tension artérielle, cette dernière n'intervenant qu'au titre d'adjuvant. » Aussi, l'emploi des hypotenseurs — et surtout de l'extrait de gui — lui semble-t-il justifié dans la thérapeutique de l'artério-sclérose, non seulement au titre de traitement symptomatique, pour juguler les phénomènes

morbides engendrés par une élévation de tension exagérée, mais encore à titre de médication pathogénique en annihilant l'action adjuvante d'une tension artérielle déréglée dans le déterminisme de l'athérome.

Félix Dossin, étudiant dans le laboratoire du Professeur Lucien Beco, à Liège, quel était le pouvoir hypotenseur respectif de la trinitrine, du nitrite de soude et du gui, obtient, pour ce dernier, des résultats sensiblement différents de ceux qu'enregistra Gaultier. Ce fait est d'autant plus digne de remarque qu'il semble que l'auteur se soit mis dans les mêmes conditions d'expérience que son collègue français. Il a en effet employé, au cours de ses essais, le même extrait fluide et le même décocté que René Gaultier, et a suivi une technique expérimentale identique à celle de ce dernier.

Avec l'extrait fluide, en injections intraveineuses, il constate une baisse de la pression sanguine variable en intensité suivant les expériences, mais se manifestant d'une façon constante; en même temps, les pulsations cardiaques se ralentissent, la tension diminue tandis que le pouls augmente. Mais cette action hypotensive serait *toujours précédée d'une phase hypertensive*. Cette constatation est cependant moins contradictoire qu'on ne pourrait le penser, car si on examine le détail des expériences de Gaultier, on se rend compte que cette phase hypertensive est citée dans le compte rendu de certaines expériences. C'est justement cette constatation qui amena Gaultier et Chevalier à penser qu'il pouvait y avoir dans le gui plusieurs principes, dont les uns seraient hypertenseurs et les autres hypotenseurs.

Plutôt que de se perdre en discussions sur des résultats qui ne sont qu'apparemment contradictoires, il nous paraît beaucoup plus intéressant de signaler les expériences au cours desquelles Dossin injecta l'extrait fluide directement dans le duodénum. Dès le début, l'auteur constate d'une façon constante une chute de la pression sanguine. Mais, fait digne de remarque, il n'y aurait point dans ces conditions de phase hypertensive immédiate, mais, au contraire, on ver-

rait apparaître des accidents d'un genre nouveau : diarrhée, convulsions, et, aussitôt après, élévation considérable de la pression. La dissolution de l'extrait de gui dans une solution de glycérine dans l'eau distillée à 30 p. 100 serait de nature à empêcher l'apparition de ces accidents.

Avec le décocté de gui, préparé suivant le même mode que Gaultier, Dossin constate une action bien moins marquée que celle que décrit cet auteur. Dossin doit, en effet, employer une dose trois fois plus forte pour obtenir une baisse bien marquée de la pression.

Sensiblement à la même époque, Antonini et Fubini expérimentaient chez le chien et le lapin. Les résultats de leurs nombreuses expériences ont été toujours concordants : abaissement rapide et considérable de la tension sanguine, consécutif aux injections intraveineuses de suc frais de gui. La durée de l'hypotension est parfois assez faible, mais paraît liée, ainsi que du reste la chute de tension elle-même, à la dose injectée.

En 1927, Niccolini reprit tous ces travaux. Contrôlant chaque opération chimique par l'essai physiologique sur la pression sanguine et mesurant la chute de pression obtenue, il en déduit des conclusions nettes pour l'obtention de préparations de gui présentant une activité maxima avec le minimum d'effets accessoires. Il affirme l'existence dans les extraits de gui de deux principes agissant en sens inverse sur la pression sanguine. Il y aurait, en effet, un principe hypertenseur et un principe hypotenseur; mais ce dernier aurait une action dominante et c'est ce qui explique les phénomènes d'ordre différent observés au cours des diverses expériences. On peut, en effet, observer soit une hausse, soit une baisse de la pression suivant les préparations employées. Ici, peu importe la dose, pourvu que les deux principes à action inverse conservent dans les préparations employées des proportions identiques à celles qu'ils avaient dans le suc de la plante vivante. Tout ceci expliquerait, en partie, les résultats plus ou moins différents obtenus par certains experimen-

tateurs; tout se passe comme si l'un des principes était détruit au cours des manifestations ou comme si l'équilibre existant entre eux était rompu.

Mais il n'y a pas que le mode de préparation qui puisse faire varier l'équilibre des principes actifs physiologiques; il faut également tenir compte des différentes espèces de gui ainsi que des endroits du globe où ils ont été récoltés. C'est ainsi que Crawford a décrit une espèce de gui américain, le *Phloradendron flavescens*, dans le suc duquel c'est le principe hypertenseur qui domine. Quand nous examinerons la toxicité du gui, nous verrons aussi qu'elle varie avec les essences.

La notion de la dose employée doit aussi être prise en considération, comme le prouvent les dernières expériences d'Ebster sur la circulation chez le cobaye. Des doses faibles entraîneraient une légère augmentation de la pression sanguine; avec des extraits suffisamment concentrés, on obtiendrait inversement une augmentation du débit sanguin et une hypotension manifeste, mais passagère.

Mécanisme de l'hypotension sanguine provoquée par le gui.

Nous avons vu qu'il est bien démontré que le gui possédait un pouvoir hypotenseur; reste à examiner quel est ou quels sont les principes actifs et quel est le mécanisme de l'action hypotensive du gui.

Principe hypotenseur. — Nous avons vu que ce principe, s'il n'a pu être isolé chimiquement, n'en existe pas moins; on a isolé, en outre, un principe hypertenseur et un principe agissant sur le système nerveux et les centres respiratoires.

Niccolini a parfaitement démontré les caractéristiques du principe hypotenseur :

Il est très soluble dans l'eau; un peu dans l'alcool bouillant, moins dans l'alcool froid. Il devient soluble dans l'alcool par l'addition d'une base alcaline.

Il est partiellement dialysable.

Il est partiellement précipité par l'acétate neutre de plomb et l'acide phosphotungstique.

Il n'est pas précipité par l'acide picrique et le tanin.

Il résiste à la moisissure.

Il supporte la stérilisation à l'autoclave.

Plusieurs auteurs ont essayé d'isoler la substance chimique constituant le principe actif, mais aucun n'y est encore parvenu. Chevalier a bien décrit deux saponines, Leprince un alcaloïde, Barbieri une substance indéterminée, mais non voisine des saponines, Crawford une substance cristalline. Niccolini n'a pas obtenu de corps cristallisé, et les indications qu'il fournit ne permettent pas d'infirmer les travaux cités ci-dessus. Il semble, en définitive, que l'on ait bien affaire à un mélange d'alcaloïdes et de glucosides formant un complexe à équilibre chimique pouvant subir des variations diverses et entraîner en conséquence des effets variables, parfois même opposés.

Mécanisme de l'action hypotensive. — Pour les premiers expérimentateurs, Chevalier et Gaultier en particulier, elle serait due à une action centrale s'exerçant sur le système nerveux vaso-moteur. Gaultier invoque comme preuves : la diminution d'excitabilité du pneumogastrique, l'antagonisme existant entre le gui et les convulsivants bulbo-médullaires, la persistance d'action de l'adrénaline injectée simultanément chez le même animal. Pour Antonini et Fubini, ce sont également les centres vaso-moteurs qui sont en cause et rendus inexcitables par le gui, car ils excluent la possibilité d'action du gui sur la fibre cardiaque et les fibres musculaires lisses des vaisseaux, qui conservent leur aptitude à se contracter; le vague conserve également son pouvoir modérateur, mais l'excitation de son bout central n'est plus apte à provoquer des réflexes vaso-moteurs.

Cumston est également enclin à penser que le gui possède une action paralysante vis-à-vis des centres vaso-moteurs. Pour lui, tout se passerait ainsi : il y aurait une vaso-dila-

tation périphérique due d'abord au système nerveux central et ensuite une diminution d'excitabilité des vaso-constricteurs'.

Foa penche plutôt pour une action de la drogue, non seulement sur le sympathique musculaire, mais aussi directement sur les fibres musculaires lisses de la paroi vasculaire. C'est également, comme nous l'avons vu, l'avis de Holste.

Dans un mémoire sur cette question, Piccinini combat avec ardeur cette opinion.

Busquet affirme que l'hypotension n'est pas d'origine cardiaque, comme le montrent des tracés pris sur le cœur du lapin et du chien *in vivo*. Elle serait, au contraire, la résultante de la production d'une vaso-dilatation active portant sur les vaisseaux périphériques, et spécialement sur ceux du membre inférieur, et non pas à un barrage sur le trajet du sang veineux par vaso-constriction au niveau des poumons ni à une vaso-dilatation des organes abdominaux. Pour lui, le mécanisme intime serait donc le suivant : il y aurait diminution du tonus exercé sur les vaisseaux par le bulbe et la moelle impressionnés par le médicament.

Et, cependant, Holste fait bien remarquer que cette diminution du tonus se produit sur les capillaires de la grenouille préparée suivant le mode de de Laewen-Trendelenburg. Or, chez un animal préparé dans ces conditions, l'action d'origine centrale ne peut cependant être invoquée. Il faut donc que la drogue agisse directement sur le système périphérique.

Aussi, est-il probable que, chez un être vivant, homme ou animal d'expérience, les deux mécanismes d'action peuvent être invoqués : action directe sur les vaisseaux ou indirecte par le retentissement sur le bulbe et la moelle. Peut-être est-on même en droit d'envisager que l'effet maximum pourrait s'expliquer par une action portant simultanément aux deux endroits : bulbe et moelle d'une part et paroi vasculaire de l'autre. On peut également envisager la possibilité d'une différence entre le principe qui agit sur le système nerveux périphérique et celui qui agit sur la moelle spinale;

c'est, du moins, ce que tendraient à prouver certaines des expériences de Niccolini.

Peut-être pourrait-on aussi mettre en cause le sympathique; ainsi arriverait-on à concilier les diverses théories. Ce serait donc peut-être les filets sympathiques périvasculaires qui commanderaient la vaso-dilatation intense qui se produit dans la plupart des vaisseaux sanguins des différents appareils à la suite d'injections massives d'extrait de gui.

En définitive, quelle que soit l'opinion à laquelle on se rattache pour l'explication des faits observés, on est toutefois obligé de constater que le gui possède une action double sur la circulation :

c'est un agent vaso-dilatateur périphérique;

c'est un agent antispasmodique, puisqu'il modifie le tonus musculaire en abolissant le spasme.

d) ACTION SUR LE SANG.

Les premiers expérimentateurs, René Gaultier en particulier, disaient que le gui était sans action sur le sang. Certains des résultats obtenus depuis nous mènent à admettre qu'ils étaient dans l'erreur. Nous allons d'ailleurs nous en rendre compte maintenant.

1° Troubles apportés sur l'équilibre cellulaire du sang par des injections intraveineuses d'extrait de gui.

Martin-Sans et Stillmunkes ont étudié ces troubles plus particulièrement sur des lapins, auxquels ils ont fait plusieurs injections intraveineuses de 1 cc. de solution physiologique de gui de peuplier, à intervalles plus ou moins espacés.

Tous les éléments du sang paraissent présenter des variations numériques très nettes. Les globules rouges sont bien moins nombreux dans les heures consécutives à l'injection; puis, dans les trois jours qui suivent, se produit une légère hyperglobulie par rapport à l'état antérieur, et le taux revient

peu après à la normale. Les globules blancs, eux, sont considérablement augmentés dès le début, pour revenir à peu près à la normale après deux jours. Ce sont surtout les lymphocytes et les grands mono. qui augmentent, tandis que les poly. neutrophiles diminuent. L'éosinophilie, constatée avec des doses de 1 cc., ne se produit pas à dose mortelle pour l'animal.

Si on répète les injections après des intervalles suffisants pour que l'équilibre cellulaire revienne à la normale, on constate à chaque nouvelle expérience, que les phénomènes sont moins accusés. Il y aurait donc, semble-t-il, une certaine immunité.

Quant à la *résistance globulaire*, elle paraît varier avec les doses de gui injectées. C'est ainsi que, si on injecte des doses toxiques mortelles chez des chiens, on constate que la résistance globulaire du sang total est notablement abaissée, et elle l'est bien davantage si on déplasmatisé les globules.

On constate aussi une légère décoloration du sérum des animaux qui ont servi aux expériences, si bien que l'extrait de gui paraît avoir également une *action hémolytique* certaine.

*2° Troubles apportés sur la coagulation du sang
par des injections intraveineuses d'extrait de gui.*

Doyon et Claude Gautier ont fait de nombreuses expériences pour se rendre compte si les injections intraveineuses d'extrait de gui chez le chien n'entraînaient pas de modifications sur la coagulation du sang. Les résultats obtenus incitent ces deux auteurs à conclure que l'extrait mou pharmaceutique de gui injecté brusquement dans les veines provoque l'incoagulabilité du sang; mais cette action n'est que passagère. Elle est plus marquée et plus persistante si l'injection est faite dans une veine mésentérique que si elle est faite dans une veine de la circulation générale (c'est généralement la saphène qui est choisie). Ils ont, en outre, cons-

taté que cette action ne se manifeste plus si on fait préalablement à l'animal une injection de peptone.

Quelques années plus tard, Gautier reprend ces expériences, cette fois sur la grenouille. Il enregistre des résultats identiques chez cet animal. Cependant, alors que, *in vitro*, l'action anticoagulante paraît bien minime pour le sang du chien, elle est très manifeste sur celui de la grenouille. Ajoutons, en outre, que le sang, rendu incoagulable par l'injection d'extrait de gui, empêche, *in vitro*, le sang normal de coaguler, et ce dernier reste liquide malgré l'addition de sérum normal.

Ces auteurs attribuent ce pouvoir anticoagulant à une substance sécrétée par l'organisme, l'antithrombine, qui apparaît dans le sang consécutivement à l'injection d'extrait de gui.

B. — *Action du gui sur les glandes sécrétrices, en particulier sur le rein.*

C'est Chevalier qui, semble-t-il, a fait remarquer le premier l'action du gui sur les systèmes sécréteurs. Il a, en effet, découvert un alcaloïde qui, injecté par voie intraveineuse chez le chien, détermine une élévation passagère de la pression sanguine, des phénomènes d'excitation bulbo-médullaire et de *l'hypersécrétion salivaire, urinaire et bronchique*. Nous avons vu également que, dans la description de l'empoisonnement par le gui, constaté par Dixon, cet auteur cite que le sujet salivait et crachait abondamment. Au Congrès de médecine de Lyon, en 1911, le Professeur Pic signala le gui comme une plante diurétique et le rangea, à côté de la scille, dans la catégorie des diurétiques azoturiques.

Bonnamour et Naz, qui inspirèrent la thèse de Bergès, ont fait sur l'animal des expériences très démonstratives à ce sujet.

Par *injections sous-cutanées*, l'augmentation de la sécrétion urinaire s'établit lentement, mais progressivement. Chez certains animaux, on constate parfois des chiffres considéra-

bles : 500 grammes, par exemple, pour un lapin de 3 kg. 500 seulement. Il semble que l'élimination de l'urée varie dans le même sens. Pour les chlorures, les choses ne se passent pas de la même façon : après une augmentation légère de la décharge, ils reviennent très vite à la normale.

Par injections intraveineuses, les résultats sont sensiblement identiques, avec cette différence, toutefois, que l'élimination de l'urine est beaucoup plus rapide.

MÉCANISME DE LA PRODUCTION D'AUGMENTATION DE LA DIURÈSE.

Ce pouvoir serait dû à l'action de l'alcaloïde liquide découvert par le Docteur Leprince et, également, à l'alcaloïde découvert par Chevalier.

Quoi qu'il en soit, le principe paraît assez fragile et varierait, en particulier, avec l'état de fraîcheur de la préparation employée. C'est ainsi que, par exemple, une décoction de gui frais injectée chez le lapin dans les premiers jours après sa préparation produit une diurèse rapide et notable. Au contraire, cette même décoction injectée douze jours après provoque de l'hypertension et une diminution sensible de la diurèse. L'équilibre chimique de cette décoction a donc été rompu.

Ici encore nous avons à considérer l'hôte sur lequel le gui a été cueilli; il est maintenant démontré que c'est le gui d'aubépine qui possède les plus grandes propriétés diurétiques.



C. -- *Action du gui sur l'appareil digestif et toxicité du gui.*

Nous avons vu que les anciens auteurs attribuaient au gui une action purgative manifeste. Brassavolus et Pline, en particulier, en firent mention. Plus près de nous, Lemery considère cette action comme très violente, entraînant une inflammation considérable au niveau de la muqueuse stomacale et intestinale. Le Docteur Cazin doute cependant de cette

action drastique, et il invoque comme preuve qu'il avale impunément une quinzaine de baies de gui. Il faut cependant reconnaître l'existence de cette action, comme le prouvent : une ancienne coutume des paysans des Vosges — ceux-ci donnent, en effet, du gui à manger à leurs animaux malades, pour les purger —, les expériences de Dossin et les accidents légers (très rares) que l'on peut observer au cours du traitement par le gui.

En ce qui concerne la toxicité du gui, il semble que l'on doit la considérer comme assez faible, si du moins l'absorption en est faite par les voies digestives. Tel n'est cependant pas l'avis des premiers auteurs (Nicander, Dioscoride et Paulus Eginète, en particulier), qui considéraient le gui comme violemment toxique. Pour Gerrard, « la glu est si acide et brûlante qu'elle enflamme et brûle les intestins comme le feu, et sa viscosité les agglutine tellement entre eux que les matières excrémentielles ne peuvent plus être expulsées ». Dixon a signalé un cas d'empoisonnement par le gui; le sujet avait, semble-t-il, avalé un nombre considérable de baies. René Gaultier ne réussit pas à empoisonner ses animaux par la voie digestive. Dossin fut plus heureux; il faut cependant considérer qu'il introduisit la drogue directement dans le duodénum. Certains de ses animaux sont morts rapidement après la manifestation de diarrhée profuse et de convulsions. L'autopsie révéla des phénomènes congestifs et inflammatoires très importants tout le long du tractus digestif.

Par contre, si on s'adresse à la voie intraveineuse, la toxicité du gui paraît beaucoup plus grande. Il est encore intéressant de signaler que le pouvoir toxique varie suivant l'hôte du gui, et on aurait ainsi une preuve de l'affirmation — longtemps mise en doute — que la nature de l'arbre, ou, plus exactement, la sève nourricière de ce dernier, aurait une influence sur les qualités biologiques du gui. Bonnamour et Niquet ont signalé ce fait, et Bardier et Martin Sans ont démontré expérimentalement cette variation de toxicité.

L'intoxication par le gui se produirait ainsi : d'abord, apparition de troubles respiratoires (ralentissement et dyspnée), bientôt suivis de contractions intestinales violentes s'accompagnant d'émission d'urine et de matières fécales. Puis, après une période de malaise, l'animal tombe dans un véritable état de « pseudo-narcose ». Le cœur devient plus ou moins arythmique et la pupille se rétrécit. La respiration s'arrête peu après, tandis que des convulsions cloniques apparaissent. Enfin, la mort survient après une accélération considérable des battements cardiaques.

Nous sommes obligé de reconnaître que tels étaient les symptômes des accidents que Dixon observa chez son empoisonné. Antonini et Fubini rapportent, dans leur travail sur l'action pharmacologique du gui, quelques faits du même ordre que nous n'hésitons pas à mettre sur le compte de la toxicité particulière du gui de peuplier. Il semble, en effet, à l'examen du tableau des résultats obtenus au cours des expériences de Bardier que ce serait justement le gui de peuplier qui posséderait le plus grand pouvoir toxique. Ce point particulier est très important à connaître au point de vue pratique, car il montre qu'il faut tenir compte de l'hôte pour la posologie de l'extrait.

CHAPITRE IV

ETUDE DES APPLICATIONS THERAPEUTIQUES CLINIQUES DU GUI

Nous avons vu que, au cours des siècles, le gui fut employé de façon tout à fait empirique contre une foule de maladies. Mais, au fur et à mesure des progrès de la médecine, en particulier de la démonstration expérimentale et clinique des deux actions principales de l'extrait de gui : action hypotensive et diurétique, bon nombre de praticiens ont essayé ce médicament d'aspect nouveau pour la suppression des troubles accompagnant justement les maladies hypertensives et à diurèse réduite; n'était-ce pas là l'application la plus logique ?

Comme nous allons le voir maintenant, on a surtout employé le gui contre l'*hypertension artérielle*, c'est-à-dire dans à peu près tous les cas où on rencontre ce syndrome, sans distinction de la maladie. Et il faut bien reconnaître que ce champ d'essai était bien vaste quand on considère la multitude de théories cherchant à expliquer justement par l'hypertension bon nombre de maladies : épilepsie, albuminurie gravidique, éclampsie...

I. — Emploi du gui contre les hypertensions passagères qui se manifestent au cours de certaines maladies.

Le plus souvent, ces hypertensions sont suivies de la congestion de divers organes, congestion que signent les hémorragies qu'il est extrêmement fréquent de rencontrer dans ces conditions, et justifient l'emploi que l'on fit du gui dans tous les cas que nous allons relater maintenant,

a) EMPLOI DU GUI CONTRE LES HÉMOPTYSIES DES TUBERCULEUX.

Le Docteur Barbary, au Congrès de Washington, avança que l'hémoptysie des tuberculeux était presque toujours fonction de l'hypertension artérielle. C'est à la suite de cette remarque que René Gaultier, ayant constaté l'action bien-faisante que paraissait avoir sur les hémoptysies tuberculeuses la drogue qu'une « commère » distribuait à ses clients en Sologne, l'expérimenta à son tour. Dans 7 cas où l'hémoptysie était de nature congestive, le gui de chêne se montra à lui seul efficace. Dans une communication à la Société de la tuberculose, en 1908, le Docteur Rénon rapporte qu'il a vu, dans des conditions identiques, la tension artérielle s'abaisser et les hémoptysies s'arrêter, à la suite de l'absorption par les malades de 4 à 6 pilules d'extrait aqueux de gui ou une injection de 0 g. 20 dans 1 cc. de sérum physiologique.

Quelque temps après, le Docteur Levrat, de Lyon, cite les bons résultats qu'il obtint dans les circonstances que voici : Un jeune tuberculeux de 28 ans eut une première hémoptysie qui céda difficilement à l'ergotine, puis de nouvelles hémoptysies rebelles à tout traitement ordinaire. La lecture de la communication de Gaultier l'incita à essayer le gui. Il fit prendre à son jeune malade 8 pilules de 0 g. 04 d'extrait aqueux de gui dans les vingt-quatre heures, et il eut l'agréable surprise de voir se produire l'arrêt des hémoptysies le jour suivant.

Tous ces résultats semblent confirmer ces deux faits : les hémoptysies étaient fonction de l'hypertension artérielle et le gui, faisant baisser cette hypertension, supprimant ainsi la cause du mal, en faisait aussi disparaître l'effet.

b) EMPLOI CONTRE LES HÉMORRAGIES INTESTINALES
DE LA FIÈVRE TYPHOÏDE.

Dans certaines maladies, et en particulier la fièvre typhoïde, où l'hypotension est la règle, il peut se produire cependant, sous certaines influences, des poussées hyperten-

sives qui peuvent jouer un rôle important dans la production des hémorragies. C'est cette considération qui amena René Gaultier à employer l'extrait aqueux de gui dans un cas de fièvre typhoïde, chez un jeune garçon de 13 ans. Entre le quinzième et le vingtième jour de la maladie, la tension artérielle s'éleva notablement et le jeune malade présenta coup sur coup plusieurs hémorragies graves sur lesquelles l'ergot n'eut aucune action. En désespoir de cause, Gaultier injecta à son malade 0 g. 20 d'extrait de gui pendant quatre jours consécutifs, et il vit les hémorragies s'arrêter, en même temps que la tension artérielle baisser notablement et les battements du cœur devenir plus amples et plus réguliers.

c) EMPLOI DANS LES HÉMORRAGIES CÉRÉBRALES,
LES MÉTRORRAGIES, LES ÉPISTAXIS.

Une observation notée par le Docteur Bardet fut à la base de la communication qu'il fit à la Société de thérapeutique en 1910. Il s'agissait d'un médecin qui fut victime d'une hémorragie cérébrale au cours d'un voyage. La tension artérielle était de 27 cm. environ. Voyant que la saignée et l'application de sangsues étaient restées inefficaces, le Docteur Bardet eut alors l'idée d'essayer d'obtenir un meilleur résultat par des injections d'extrait de gui, et il obtint une baisse rapide de la pression.

Cette observation nous prouve donc que le gui a une action réelle sur ces poussées congestives, mais si l'injection d'extrait de gui écarte le danger imminent, c'est-à-dire l'hémorragie menaçante, il ne faut pas perdre de vue que le mal n'en est point pour cela totalement écarté, et des cures doivent être faites dès l'apparition des petits signes de hausse nouvelle de tension. Quand, à ces phases congestives, aura succédé une période d'hypertension permanente, la surveillance de la tension devra être plus étroite.

Le Docteur Bardet cite encore l'observation d'une femme qui, atteinte de fibrome pédiculé et ne pouvant se résoudre

à une intervention chirurgicale, vit cependant son état s'améliorer à la suite d'injections d'extrait de gui. Gaultier et Crouzon citent également plusieurs cas où des métrorragies assez abondantes furent favorablement influencées par le même traitement.

Il en est de même en ce qui concerne les épistaxis assez abondantes, qui peuvent survenir, soit au cours de fièvres typhoïdes, de grippe, ou de la période de la ménopause. Toutes relèvent de ce même processus congestif et peuvent céder aux injections d'extrait de gui.

d) EMPLOI DANS LA PÉRIODE CRITIQUE CHEZ LA FEMME
ET CHEZ L'HOMME.

Chez la femme, la période de la ménopause s'accompagne le plus souvent de troubles plus ou moins légers et gênants : céphalée, vertiges, bourdonnements d'oreille; d'autres fois, on voit apparaître de véritables accidents : ménorragies, épistaxis abondantes. Tous ces troubles sont justement imputables à l'hypertension passagère qui est souvent la règle à cette période particulière de la vie de la femme. L'administration du gui sera souvent très salutaire dans ces conditions. Plusieurs observations ont été rapportées par Crouzon, Dalché; Vachez cite dans sa thèse le cas d'une femme qui vit des épistaxis abondantes cesser le lendemain de la première injection de 0 g. 20 d'extrait de gui.

De même, chez l'homme — sans qu'on puisse vraiment parler chez lui d'âge critique — il n'est pas rare d'observer à cette époque des poussées congestives, surtout au niveau de la prostate, qui, répétées, peuvent conduire progressivement à l'hypertrophie de cette glande. Elles constituent chez l'homme, de même que les hémorroïdes, l'homologue des congestion utéro-ovariennes chez la femme qui aboutissent chez elle à ces ménorragies auxquelles nous faisons allusion plus haut. Tous ces troubles doivent être traités médicalement, et les préparations au gui sont pour nous un moyen commode et efficace de les traiter.

c) DANS L'ÉPILEPSIE.

Nous avons vu que les anciens considéraient le gui comme un médicament spécifique de l'épilepsie. Au cours des vingt dernières années, on ne peut guère enregistrer seulement que les résultats obtenus par Lesieur, qui essaya le gui chez 6 épileptiques. Il constata une légère amélioration chez certains : diminution du nombre et atténuation de l'importance des crises.

Le gui peut agir ici de deux façons : soit comme hypotenseur, certains cas d'épilepsie étant dus à l'hypertension artérielle; soit comme antispasmodique, par son action sur les nerfs.

f) EMPLOI DANS LES NÉPHRITES AIGÜES,
L'ALBUMINURIE GRAVIDIQUE, LE DIABÈTE GOUTTEUX.

L'action curative de la « guipsine » aurait été mise en valeur par Fedeli, dans les néphrites aiguës, comme hypotenseur et antialbuminurique. Le Docteur Deguy a constaté également les bons effets de l'extrait de gui dans l'albuminurie. Lebreton-Oliveau l'appliqua, allié au régime lacté, au traitement de l'albuminurie gravidique, et il constata que son action était loin d'être négligeable. Tobler expérimenta le gui dans le Service du Professeur Seiler, à Berne. Il constata ses bons effets chez plusieurs malades pléthoriques gouteux et surtout chez un diabétique albuminurique.

II. — Emploi du gui contre les hypertensions permanentes.

Aux hypertensions passagères, avec leurs poussées congestives, s'opposent les hypertensions dites permanentes. Il en existe plusieurs types, qui ne sont pas tous justiciables d'une médication hypotensive, comme on l'a cru tout d'abord.

Certaines hypertensions permanentes ne demandent, en effet, que des soins d'hygiène alimentaire; à ce type, nous pouvons rattacher l'hypertension de beaucoup de vieillards,

chez qui l'examen ne décèle aucun trouble organique. Pourquoi vouloir abaisser chez eux la tension ? Ne vaut-il pas mieux, suivant l'expression de Laubry, leur laisser suivre ce régime, qui leur a si bien réussi jusqu'alors ?

Mais, à côté de ces hypertensions, que l'on pourrait qualifier d'« essentielles », il en est d'autres de causes nettement déterminées : artério-sclérose, brightisme, poussées paroxystiques des hypertensions permanentes, pléthore goutteuse et diabétique. Dans tous ces cas, le mal évolue par degrés ; on s'accorde à décrire trois périodes dans l'hypertension permanente. Nous nous empressons d'ajouter que la médication hypotensive ne saurait être instituée que dans les deux premières périodes, car, dès la troisième, elle serait à peu près toujours inefficace et peut-être nuisible dans quelques cas. A ce stade, les vaisseaux ont alors entièrement perdu leur élasticité, et les filets nerveux de leurs parois ne pourraient alors réagir à l'excitation directe ou indirecte des substances hypotensives antispasmodiques, du gui en particulier. Si on arrive, cependant, à faire baisser la tension, ce résultat ira quelquefois à l'encontre du but que l'on se proposait d'atteindre, car le danger se trouve, en effet, dans la poussée hypertensive qui peut suivre la phase de chute de tension et provoquer la rupture vasculaire que l'on cherchait à éviter, ou du moins à retarder.

Une hypertension peut révéler le caractère de permanente et être cependant sujette à des poussées paroxystiques : faux angor surtout. Dans ces cas, l'élasticité vasculaire peut se trouver encore quasi normale. C'est à ces cas que fait allusion Gallavardin dans son *Traité de la tension artérielle* : « C'est dans ces cas d'hypertension paroxystique que la médication vasculaire semble devoir, théoriquement, rencontrer ses indications les plus sûres. Que l'on ait affaire à une poussée hypertensive, installée sur un état circulatoire normal (hypertensions passagères) ou greffée sur un état hypertensif antérieur, le rôle du spasme vasculaire n'est pas douteux. C'est contre ce spasme vasculaire que l'on peut légitimement

espérer agir à l'aide des médications vaso-dilatatrices et hypotensives. »

Il existe donc des hypertensions passagères et même permanentes qui sont justiciables d'une médication hypotensive. Mais les médicaments réputés hypotenseurs sont légion; on n'a que l'embarras du choix. Nous nous empressons, toutefois, de dire qu'il ne faut pas, *a priori*, accorder ou refuser sa confiance à l'un quelconque d'entre eux. L'absolutisme est bien souvent néfaste, surtout en médecine. Tout dépend du cas en présence duquel on se trouve, mais aussi de la nature propre du malade que l'on a devant soi.

Après avoir examiné les qualités d'un bon hypotenseur, nous passerons en revue les diverses préparations au gui, et les observations des divers auteurs qui se sont adressés à cet hypotenseur; nous verrons ensuite si le gui mérite le titre de « bon hypotenseur » et le rang qu'il peut occuper parmi les agents de la médication hypotensive.

Un bon hypotenseur :

- ne doit pas être toxique, c'est-à-dire n'avoir aucun effet nocif direct sur l'un quelconque des appareils de l'organisme ou indirect, par accumulation;
- doit avoir un effet favorable sur le cœur et le rein;
- l'hypotension provoquée doit être durable, mais ni trop brusque, ni trop forte, et, surtout, ne pas être suivie de poussée hypertensive;
- l'action hypotensive doit se faire sentir sur la maxima et sur la minima.

Avant de citer les observations signalées dans la littérature médicale, nous allons maintenant considérer sous quelle forme se présentent les diverses préparations qui ont servi aux essais cliniques thérapeutiques et la posologie indiquée.

III. — Préparations employées et posologie.

On a utilisé, pour le traitement, le gui de chêne, de peuplier, de pommier ou de robinier. Le gui de chêne ne paraît pas posséder de propriétés particulières, en dehors de sa rareté sur cet arbre.

Nous avons vu que les Anciens employaient surtout le bois de gui. Depuis le début de notre siècle, on a commencé par employer la poudre de gui et les différents extraits.

La poudre de gui : c'est une poudre obtenue par le broiement des feuilles et des jeunes tiges de la plante; on l'emploie en cachets ou en pilules, à la dose de 1 g. à 4 g. 50.

Les extraits divers furent, sans contredit, les formes sous lesquelles le gui fut le plus employé. Les extraits sont « le produit de l'évaporation, jusqu'à un degré déterminé, d'une solution obtenue en traitant une substance végétale par un véhicule vaporisable, tel que l'eau, l'alcool, l'éther » (Codex).

Pour le gui, on a fabriqué soit des extraits aqueux : extraits de sucS végétaux des anciens Codex; soit des extraits alcooliques, fluides, mous ou fermes; soit des extraits éthérés.

Ces extraits peuvent ensuite être administrés, soit en pilules, soit sous forme liquide : solutions-sirops, pris par gouttes ou par cuillerées. La forme pilulaire fut d'abord la plus employée. Les premiers expérimentateurs fabriquèrent eux-mêmes des pilules dosées à 0 g. 04 ou 0 g. 05; mais, depuis l'apparition de la « guipsine », tous les auteurs s'adressèrent à cette excellente spécialité. La dose d'extrait prescrite sous forme de pilules dosées à 5 centigrammes a varié, suivant les auteurs, de 3 à 25 pilules. Actuellement, on prescrit également l'extrait de gui sous forme de sirop.

Mais on n'a pas tardé d'associer le gui avec d'autres agents hypotenseurs :

- soit d'origine végétale : ail, crataegus;
- soit de nature chimique;
- soit d'origine glandulaire,

obtenant ainsi des complexes hypotenseurs :

phyto-thérapeutiques;
phyto-chimiques;
phyto-opothérapeutiques.

Aux extraits de gui dont nous venons de parler, on peut associer le groupe important des extraits non officinaux qui semblent avoir suscité le plus de recherches depuis quelque temps. Nous trouvons dans ce groupe :

Les *Energétènes*, nouvelles préparations galéniques, « sortes de sucS végétaux frais, préparés spécialement à l'abri de l'air, sous l'action de la chaleur, par l'action de dissolvants neutres appropriés (pas l'alcool), de façon à assurer leur conservation indéfinie » (Byla). Byla a préparé un grand nombre d'énergétènes et, en particulier, celui de gui.

— les *Intraits*, appelés ainsi par Boulanger-Dausse. Ce sont des extraits physiologiques végétaux, c'est-à-dire « des extraits dans lesquels les diastases, ayant été détruites dès le début, n'ont pu produire de modifications dans le végétal; le complexe est, pour ainsi dire, surpris, stabilisé, conservé tel quel » (Perrot et Goris).

Ils diffèrent des extraits ordinaires, en ce que leur origine est une poudre végétale de composition semblable à celle de la plante fraîche; en ce qu'ils sont obtenus entièrement à froid; en ce qu'ils sont débarrassés de produits inutiles et représentent, inaltéré, le complexe primitif soluble dans l'eau, qui existait dans la plante vivante.

Quelle est la valeur thérapeutique d'une telle forme pharmaceutique ? Pour l'intrait de gui (Dausse), l'expérimentation clinique de Laubry, d'une part, et de O'Hare et Lymann V. Hoyt, d'autre part, semblent démontrer que l'action des intraits est plus faible que celle des extraits.

— les *Dialysés*, obtenus par diffusion au travers de membranes semi-perméables de nature végétale ou animale. Seuls, les corps solubles dans l'eau peuvent dialyser; il n'y a donc, dans les dialyses, que des substances directement

assimilables par notre organisme. Le Professeur Golaz a mis au point une technique spéciale de préparation, utilisée pour la fabrication du « Viscum Zyma », qui a servi, en particulier, aux essais cliniques de J. Tobler; nous l'avons utilisé chez quatre de nos malades. Il est intéressant de signaler que toutes les parties de la plante : feuilles, tiges, baies, entrent dans la composition de cette préparation spéciale.

Nous pouvons également citer la *macération* ou l'infusion de gui dans du vin blanc. La dose de plante fraîche est de 40 grammes pour 1 litre de vin blanc; on prescrit 100 à 150 grammes par jour de cette préparation.

Nous avons, enfin, les *solutions physiologiques* injectables variables suivant les auteurs et contenant entre 0 g. 03 et 0 g. 20 de principe actif par centimètre cube, dont on pratique une ou deux piqûres par jour. On peut s'adresser à la voie sous-cutanée ou intramusculaire. Laubry est le seul, semble-t-il, à avoir pratiqué des injections intraveineuses d'intrait Dausse. Actuellement, rien ne s'opposerait à l'utilisation de cette voie, puisque, d'après les dernières constatations de Niccolini, le principe hypotenseur résisterait à la stérilisation à l'autoclave.

Les doses de principe actif administrées sous les différentes formes que nous venons d'examiner correspondent à des valeurs allant de 0 g. 15 à 1 g. 25 de plante fraîche.

IV. — Relation des essais thérapeutiques.

Au cours de leurs essais thérapeutiques, certains expérimentateurs ont employé uniquement le gui; d'autres ont employé en même temps que lui d'autres hypotenseurs, mais sur des malades différents; d'autres, enfin, ont employé plusieurs hypotenseurs, dont le gui, chez un même malade. Nous trouverons donc à l'examen du détail de ces essais des données importantes qui serviront de base à notre jugement sur la valeur du gui comme hypotenseur.

Les premières observations publiées sont celles de Gaultier,

de Bardet, de Rénon, de Deguy; nous les avons signalées plus haut. Elles sont d'ailleurs reproduites dans la thèse de Bonhomme. En 1908, Lebreton-Oliveau essaie le gui dans le traitement de l'albuminurie gravidique. Il cite 14 observations. Il constate que l'hypotension du gui est constante dans tous ces cas. Dans un cas où l'hypertension était légère, le gui fut, à lui seul, suffisant pour la faire disparaître; mais, en général, il vaut mieux associer ce traitement au régime lacté. L'action est bien moins nette sur l'albuminurie; cependant, elle fut bienfaisante dans trois cas.

En 1910, Lesieur cite plusieurs autres observations et, en particulier, six concernant des épileptiques. Il a obtenu dans quelques-uns de ces cas une diminution du nombre des crises. Assez souvent, le gui a abrégé la durée des crises. L'auteur n'ose cependant pas se prononcer nettement sur la valeur thérapeutique de la drogue dans ces cas spéciaux; il faut reconnaître, toutefois, que tous les cas où il a employé le gui étaient ceux de malades profondément atteints.

L'année suivante, nous relevons plusieurs publications. Williamson rapporte plusieurs observations de malades traités par la « guipsine ». Les cas traités furent au nombre de neuf; il administra les pilules de guipsine à des doses allant de 3 à 25 (dans un seul cas), la dose moyenne étant de 8 pilules. La dose de 25 pilules paraît bien forte; il n'y eut cependant aucun accident. L'auteur emploie des doses croissantes; la chute de tension obtenue varie entre 2 et 8 centimètres de mercure.

Antonini et Fubini, parmi de nombreuses observations, en citent particulièrement deux qui leur semblent très démonstratives. Dans le premier cas, ils obtiennent une baisse de tension de 2 centimètres au bout de huit jours et 3 cm. 5 dans l'autre; à noter, dans ce dernier cas, qu'ils obtinrent ce résultat avec le gui, alors que le nitrite de soude était resté sans action efficace. Les vertiges et les bourdonnements d'oreille disparurent dès le début du traitement. Dans un seul cas, il n'y eut aucun résultat favorable (artério-sclérose à la dernière période).

Lestrat traite 29 vieillards hypertendus avec l'extrait de gui; il traite ensuite certains d'entre eux par le nitrite de soude et la trinitrine, établissant ainsi une comparaison entre ces divers hypotenseurs. Il a divisé ses malades en trois groupes.

Dans le premier, rentrent 9 malades à la première période de l'artério-sclérose. Après huit jours de traitement avec le gui, il a constaté l'abaissement de la tension artérielle à la valeur normale chez 7 de ses malades : 2 d'entre eux prirent 0 g. 30 d'extrait par jour; 1, une injection de guipsine à 0 g. 05. et les autres 0 g. 15 d'extrait par vingt-quatre heures. Chez les malades de ce groupe, le gui fut aussi efficace que la trinitrine et le nitrite de soude.

Dans le second groupe, rentrent 7 malades à la seconde période de l'artério-sclérose. La pression revint à la normale chez 5 d'entre eux. Chez l'un d'entre eux, la baisse fut très accusée; 4 de ces malades ont pris 0 g. 15 et 20 g. 30 d'extrait pendant dix jours; le dernier a reçu une injection de guipine à 0 g. 05.

Dans le troisième groupe, rentrent 13 malades brightiques avérés. Les malades furent traités de dix à douze jours. Chez 7, la tension revint à la normale. Les chutes de tension enregistrées sont de 2 centimètres de mercure chez 4 malades et de 3 et 5 centimètres chez 2 autres, avec des doses de 0 g. 45 et 0 g. 50 d'extrait de gui. Chez les malades de ce dernier groupe, Lestrat constate que le gui est également efficace, mais à condition d'employer des doses plus fortes. La durée moyenne de la persistance de la chute de tension fut de deux jours environ.

En 1913, Lefébure présente 8 observations concernant des hypertendus; il constate l'action hypotensive et surtout diurétique du gui. Ce pouvoir diurétique a été plus spécialement étudié par Bergès. Ce dernier cite 10 observations. Il a constaté une amélioration notable des épanchements pleuraux et une augmentation de la quantité des urines; quelques-uns des malades ont été, pour un temps, débarrassés

de leurs œdèmes et furent soulagés. Il insiste bien sur ce fait, car, s'adressant à des malades incurables, le but recherché était entièrement atteint.

Il a constaté que quelques sujets faisaient montre d'une certaine intolérance (même incomplète pour certains d'entre eux) vis-à-vis de l'extrait de gui. Il vit apparaître chez ces malades des douleurs lombaires plus ou moins violentes, des coliques et quelquefois une diminution passagère de l'élimination urinaire.

En 1923, Tobler rapporte 25 observations concernant des malades hypertendus, artério-scléreux, angineux, diabétiques, pléthoriques. Il obtient des résultats assez faibles dans deux cas : de 5 à 15 millimètres de mercure; pour les autres, résultats plus appréciables : chez 7, baisse de 20 à 25 millimètres; chez 2, baisse de 30 millimètres et, pour 4, de 40 à 50 millimètres. Chez un malade, il obtint une légère hypertension dès le début du traitement.

En 1924, Laubry a fait l'expérience du gui, loyalement, à l'Hôpital Saint-Antoine. Il a donné à certains malades de XX à XL gouttes d'extrait fluide. Chez d'autres, il a pratiqué des injections sous-cutanées et même *intraveineuses* d'intrait Dausse. Il n'a jamais obtenu de chute de tension suffisante et persistante. Pour lui, il ne faut donc pas faire fond de la thérapeutique par le gui.

En 1925, van Itallie et J. Røessingh ont employé le gui dans 22 cas; ils ont constaté une action hypotensive manifeste.

Au Congrès de médecine de Nancy, du 16 au 19 juillet 1925, Mattei et Diaz Cavaroni font un rapport sur la médication hypotensive. L'extrait de gui, administré à la dose de 0 g. 40 en injections intramusculaires et de 0 g. 30 à 0 g. 40 en pilules, a abaissé, dès le second jour de cure, la pression artérielle maxima de 3 à 4 centimètres de mercure dans 6 cas sur 10. La pression minima, par contre, s'est abaissée tardivement, et seulement dans 3 cas sur 6. Voici la conclusion générale de cette communication : le gui réduit spécia-

lement l'hypersystolie compensatrice. Pour les auteurs, le gui est supérieur à la trinitrine et surtout au nitrite de soude. Pour la baisse notable de la minima, il faut lui adjoindre le repos, les drastiques.

Chardonneau essaya plusieurs hypotenseurs chez de mêmes malades. Il rapporte 10 observations. Pour lui, le gui prend la troisième place sur les six hypotenseurs dont il fit usage; il viendrait après l'hydrate de chloral et le nitrite de soude en injections intraveineuses.

Dans un article de la *Presse médicale* d'août 1928, Mattei et Diaz Cavaroni apportent de nouvelles expérimentations cliniques. Ils ont pratiqué chez certains malades des injections intramusculaires de 0 g. 05 d'extrait de gui, matin et soir, et chez d'autres, ils ont administré par voie gastrique 0 g. 15 d'extrait en pilules, matin et soir. La chute de tension atteindrait de 4 à 5 centimètres dès le premier jour pour la maxima; pour la minima, pas de changement au début du traitement. Au cours des deux premiers jours, la réascension vespérale habituelle ramène la maxima et la minima au chiffre qu'elles avaient au début de l'expérience; mais, dans les jours qui suivent, la chute se maintient continuellement et la minima baisse avec plus de netteté : 2 à 3 centimètres. La plus forte baisse qu'ils ont enregistrée est de 5 centimètres pour la maxima et 2 centimètres pour la minima. L'indice oscillographique ne varie pas ou s'accroît légèrement. La pression ne reviendrait à sa valeur primitive que dans un délai variant de deux à six jours, dix jours dans un cas. Ce retour ne serait nullement brusque. L'action diurétique serait beaucoup plus forte chez les malades qui ont reçu des injections intramusculaires (1 litre en moyenne). Le taux semblerait varier en même temps que la pression diastolique.

En décembre 1928, James O'Hare et Lyman H. Hoyt ont expérimenté sur 100 cas, dans une clinique particulière. Ils ont fait un traitement d'une durée de dix jours, avec l'intrait Dausse. Ils font des remarques sur l'action du gui sur les petits accidents de l'hypertension et sur la tension elle-même.

78 malades se plaignaient de céphalée typique. De ceux-ci, 39 (soit 75 p. 100 environ) furent soulagés. Ils éliminent l'élément psychothérapique, car ce soulagement ne survint que deux ou trois jours après le début du traitement, et, de plus, les céphalées disparaissaient ou se manifestaient à nouveau, suivant la cessation ou la reprise du traitement. 25 p. 100 de ces malades furent donc insensibles à la thérapeutique par le gui. 35 malades se plaignaient d'étourdissements fréquents, 26 d'entre eux furent soulagés (74 p. 100 environ); 4 malades avaient des bourdonnements d'oreille, 2 furent soulagés.

Voici maintenant les constatations faites par ces auteurs au point de vue de l'action sur la tension : dans 18 à 25 p. 100 des cas, ils ont obtenu un résultat vraiment appréciable. Ils ne tiennent pour vraiment positives que les chutes de tension d'au moins 2 centimètres de mercure. La plus grande chute fut de 70 millimètres pour la maxima et 40 millimètres pour la minima; la chute moyenne, 34 millimètres pour la maxima et 10 millimètres pour la minima.

Depuis 1928, nous avons encore relevé pas mal d'expériences, faites surtout en Allemagne et en Autriche; en particulier par Preuss, Esser, Petermann, Lordick, O. Strauss; les derniers essais sont ceux de Herzog, en 1932. Tous ces auteurs ont employé des préparations diverses, mais la plupart se sont adressés au « Viscyatium Bürger », spécialité allemande. A peu près toutes les observations qu'ils relatent sont celles d'hypertendus artério-scléreux, brightiques, gouteux. Ils ont à peu près tous fait des traitements de longue haleine (six semaines, avec XX à XXX gouttes de Viscyat trois fois par jour). Ils ont obtenu, semble-t-il, des résultats excellents, puisque certains citent une durée de baisse de tension d'au moins un mois.

Considérant tous ces essais, nous avons voulu employer, nous aussi, le gui chez quelques malades. Nous avons expérimenté sur 11 malades, dont 8 étaient des hommes et 3 des femmes. Chez 3 d'entre eux, des hémiplégiques, nous n'avons

obtenu absolument aucun résultat. Chez les 8 autres, dont nous allons citer les observations, nous avons obtenu des résultats assez satisfaisants.

Nous avons utilisé des produits spécialisés contenant uniquement du gui pour traiter ces malades : la « guipine » en pilules; le gui « Gmet », l'« énergétène » de gui Byla et le « Viscum Zyma ». Aussi nous contenterons-nous de faire le détail de nos observations, sans établir de comparaison entre l'activité de ces différents produits.

La durée du traitement a varié entre dix et quinze jours. Nous avons fait cependant une cure plus prolongée chez le malade de l'observation VIII. L'administration du médicament a toujours été faite à doses fractionnées. Les malades conservèrent le régime qu'ils suivaient auparavant, car le changement de régime peut souvent expliquer à lui seul une baisse de tension.

La tension artérielle fut toujours prise le matin, entre 9 h. 1/2 et 10 h. 1/2, avec le même appareil Pachon-Gallavardin.

V. — Observations.

OBSERVATION I.

Homme de 64 ans. Artério-sclérose à la deuxième période. Dyspnée. Sensation de barre précordiale. Céphalée et vertiges. Ebauche de bruit de galop.

Pendant quinze jours, on donna au malade 10 pilules de guipsine par jour, en cinq prises.

Le 17 mars 1933, premier jour de traitement, aucune baisse sensible, pas d'amélioration des symptômes : Tension, 26-14; pouls, 90; Io, 3,5; diurèse, 780.

Mais, dès le lendemain, baisse de la maxima à 24, sans modification du chiffre de la minima ni augmentation de la diurèse.

Le 19, on constate 22,5 pour la maxima et moins de 14 pour la minima; la diurèse montre à 1.100 cc. Donc, hypotension nette, s'accompagnant d'amélioration des symptômes fonctionnels.

Le 21 : Tension, 22-14; pouls, 86; Io, 4.

Le 22 : Tension, 22-14 (—); pouls, 92; Io, 4.

Les jours suivants, les symptômes fonctionnels sont très atténués et la chute de tension se maintient aux chiffres précédents. La diurèse est toujours augmentée.

Enfin, le 30 mars, dernier jour de traitement, la tension est de : 22(+)-13,5.

La chute de tension persiste pendant trois jours environ. Pas de phase hypertensive consécutive.

OBSERVATION II.

Femme de 65 ans. Pléthorique. Dyspnée d'effort. Apathie. Céphalées fréquentes. Quelques vertiges. Fourmillements dans les doigts et la jambe droite. Pas de souffles cardiaques; ni sucre ni albumine.

Une cuillerée à café d'énergetene Byla avant les trois repas, pendant douze jours.

Le 15 février 1933 (premier jour de traitement) : Tension, 25-14; pouls, 76; Io, 5,5.

On ne note aucune modification de la tension, du pouls ou de l'indice oscillométrique pendant les deux jours suivants.

Le 18 (quatrième jour de traitement) la maxima baisse; on enregistre alors : 23,5-14; pouls, 81; Io, 5,5.

Les jours suivants, la tension ne varie presque pas, on remarque cependant que le pouls est mieux frappé.

Le septième jour de traitement, la minima paraît accuser un certain degré de baisse entre 13 et 13,5.

Enfin, le dernier jour, 27 février, nous avons : 23-13,5 environ; mais, dès le lendemain, la pression est revenue au chiffre de départ.

OBSERVATION III.

Femme de 52 ans. Hypertension artérielle, céphalées. Douleurs angineuses. Amorce de souffle aortique avec léger éclat du deuxième bruit.

Quatre cuillerées à café de gui Gmet dans la journée.

Le 12 janvier 1933 (premier jour de traitement) : Tension, 21-14; pouls, 78; Io, 5, urines, 890.

On ne note aucune modification les deux premiers jours du traitement mais la malade se sent mieux.

Le 14 janvier, la maxima baisse de plus d'un centimètre de mercure et la minima reste à son chiffre de départ.

Le 15 janvier : Tension, 20-12 (—); pouls, 84; Io, 5; urines, 1.100.

Il y a donc relèvement du pouls et augmentation de la diurèse, sans modification de l'indice oscillométrique.

La tension se maintient à ce niveau les jours suivants, et le 21 janvier (dernier jour du traitement) nous constatons 18,5-13.

Après cessation du traitement, légère poussée hypertensive. Deux jours après, la tension notée est de 21 (+) et 14.

OBSERVATION IV.

Homme de 58 ans. Hémiparésie droite sans ictus. Dyspnée d'effort. Engourdissement des membres inférieurs. Souffle aortique au premier temps. Tension, 25-14.

On débute par XX gouttes de *Viscum Zyma* trois fois par jour.

Le 7 janvier 1933 (premier jour de traitement) : Tension, 25-14; pouls, 88; Io, 4,5; diurèse, 950.

Pas de modification notable pendant les trois premiers jours; la diurèse s'est, toutefois, élevée à 1.145 cc.

On augmente alors la dose de XX gouttes par jour, soit XX gouttes quatre fois par jour.

Le cinquième jour, la tension maxima baisse à presque 23.

Elle se maintient à ce chiffre de 12 au 15 janvier. La tension minima s'est abaissée de presque 1 centimètre de mercure en deux jours.

Le 16 janvier : Tension, 23-12,5.

Le 17 janvier : Tension, 23-13.

Le 18 janvier : Tension, 23-13 (—); pouls, 86; urines, 1.380.

Le 21 janvier (dernier jour de traitement) : Tension, 23-12 (+) (entre 12 et 13); pouls, 90; Io, 5,5.

Noter ici l'augmentation de la diurèse avant la chute de tension et le relèvement de l'indice oscillométrique.

Le chiffre de la tension revient très vite à celui de départ; après l'arrêt du traitement (dès le deuxième jour); et, le troisième jour, nous avons même constaté une légère hausse de la maxima.

OBSERVATION V.

Homme de 59 ans. Après ictus, hémiplegie gauche.

Tension, 24-13.

8 pilules de guipsine dans les vingt-quatre heures : quatre prises de pilules.

Le 22 novembre 1932 (premier jour de traitement) : Tension, 24-13; pouls, 72; Io, 3.5.

Le lendemain matin, la tension est restée la même; la maxima semble avoir cependant légèrement baissé après la première prise.

Les jours suivants, variations faibles de la tension artérielle.

Le 28 novembre : Tension, 23-13.

C'est le lendemain seulement, c'est-à-dire sept jours après le début du traitement, que la tension minima s'abaisse; nous observons alors : 23 et 12.

Les deux jours suivants, nous avons 21-12.

Le 6 décembre, dernier jour de traitement, la tension constatée est 23-12. La maxima a donc remonté un peu. Le pouls est à 76 et l'indice oscillométrique, 4.

Deux jours après, la tension a atteint à nouveau le chiffre de départ.

OBSERVATION VI.

Femme de 61 ans. Pléthorique. Dyspnée d'effort à début progressif. Trace de sucre dans les urines.

On administre XX gouttes de *Viscum Zyma* trois fois par jour.

Le 9 mars 1933 (premier jour de traitement) : Tension, 25-13; pouls irrégulier; Io, 3.5.

Pendant environ deux jours aucune modification sensible de la tension; quelques palpitations.

Le 12 mars : Tension, 24-13; pouls, 87; Io, 4.

Le 13 mars : Tension, 24-12,5; pouls, 85; Io, 4.

Les jours suivants, baisse progressive de la tension, en même temps que disparition de principaux troubles fonctionnels.

Le 18 mars : 23,5-12 (+).

Le 19 mars : 24-13.

Les jours suivants, la baisse se maintient, et le 23 mars, dernier jour de traitement, la tension, 23-12; pouls, 90; Io, 3,5 (+), et l'amélioration de l'état général est très sensible.

La chute de tension se maintient pendant quatre jours environ après l'arrêt de la médication.

OBSERVATION VII.

Homme de 57 ans. Dyspnée d'effort. Palpitations et douleurs précordiales. Bruit de galop. Tension, 24-11.

Quatre cuillerées à café de gui Gmet au cours de la journée, avant la prise des aliments.

Le 9 février 1933 (premier jour de traitement) : Tension, 24-11; pouls, 82; Io, 4.

Le lendemain, aucune baisse ni amélioration des symptômes.

Le 11 février : Tension, 24-11 (—). Amélioration des symptômes. « Le malade respire mieux ». Il semble que, dans ce cas particulier, ce soit la minima qui ait eu tendance à baisser la première; nous avons en effet moins de 11.

Les jours suivants, la baisse de la tension s'accuse nettement, surtout à partir du quatrième jour; mais, à l'inverse de ce qui paraissait devoir se produire au début, c'est presque uniquement la maxima qui baisse.

Le 18 février, nous enregistrons : Tension, 22-11; pouls, 86; Io, 4,75.

L'amélioration du malade est très nette, car il peut maintenant gravir les marches de l'escalier qui conduisent à sa chambre sans apparition de dyspnée.

Les jours suivants, l'amélioration persiste et la tension est sensiblement la même.

Le dernier jour de traitement, nous enregistrons, en effet, 22-11 (—).

Les jours suivant la cessation du traitement, la chute de tension persiste, et ce n'est que le cinquième jour après que nous enregistrons des chiffres sensiblement égaux à ceux de départ, mais l'amélioration fonctionnelle se maintient.

OBSERVATION VIII.

Homme de 64 ans. Artério-scléreux à la première période.

Nous avons utilisé, chez lui, trois des produits spécialisés dont nous avons parlé plus haut.

Nous avons procédé ainsi : trois cures successives de quinze jours pour chaque préparation, avec intervalle de huit jours de repos entre chaque cure.

Nous nous contentons de signaler que nous avons obtenu un certain degré d'hypotension avec ces trois produits chez ce même malade. Nous ne donnerons pas le détail de cet essai particulier, car nous serions peut-être obligés de reconnaître une supériorité à l'un d'entre eux; nous ne nous croyons pas autorisés à le faire, surtout dans un travail de ce genre.

VI. — Examen d'ensemble des résultats de tous ces essais thérapeutiques.

Voici ce que l'on peut retenir de toutes les expériences thérapeutiques cliniques qui ont été faites avec le gui.

A. — *Action du gui sur la tension artérielle.*

Nous allons l'examiner dans ces deux cas : suivant que l'on s'adresse aux préparations administrées par voie buccale (pilules ou solutions), ou bien aux injections intramusculaires de solutions physiologiques, en particulier de « guipsine ».

a) *Par voie buccale.* — L'action du gui ainsi administré,

bien que faible, est cependant loin d'être négligeable. La tension artérielle met, le plus souvent, quelques jours (deux ou trois en général) pour baisser de façon nette. C'est toujours la maxima qui baisse la première; quant à la minima, certains expérimentateurs n'en parlent pas, d'autres ne l'ont pas vu baisser; le plus grand nombre, enfin, sont d'accord pour reconnaître qu'elle baisse un ou deux jours après la maxima.

Si le médicament est administré le matin et en une seule prise (comme on le fait au début), la tension s'abaisse dès la seconde prise, mais elle remonte le soir à son chiffre de départ. Ce n'est que le quatrième ou le sixième jour que la baisse de tension se maintient. Au bout de huit à dix jours de traitement, la tension est abaissée de 1 à 4 centimètres de mercure. La durée de la chute de tension est variable : elle peut revenir au chiffre de départ dès le jour même de la cessation du traitement, ou se maintenir de deux à trois jours. Il semblerait, toutefois, que cette durée serait en rapport avec le degré de la chute.

Si, prenant une même dose de médicament, on l'administre par doses fractionnées au cours de la journée, on constate habituellement la suppression de la phase de réascension vespérale de la tension, sans modifier cependant la durée de l'hypotension en fin de traitement.

Peut-être que les effets constatés ne sont pas directement en rapport avec les doses employées. Il semble, comme l'ont montré les essais de Williamson, qui a donné jusqu'à 25 pilules de guipsine par jour avec chute de tension de 8 centimètres de mercure, que les doses fortes sont plus actives. Cependant, Chardonneau a obtenu le meilleur résultat avec une dose faible : 0 g. 30. Peut-être y a-t-il lieu de compter avec l'excitabilité nerveuse de chaque appareil circulatoire, et également avec l'importance du spasme vasculaire.

Ce qui semble importer le plus, ce n'est pas tant la dose de médicament employée que la durée du traitement institué. Au début, tous les médecins n'ont employé les prépa-

rations au gui que durant dix jours au plus; ils pensaient qu'un traitement prolongé n'amènerait pas un meilleur résultat. Il semble qu'ils étaient dans l'erreur, comme le montrent les essais cliniques des Allemands, essais que nous avons contrôlés chez un malade.

b) *Par voie intra-musculaire.* — Dans ce cas, l'action paraît plus rapide, et peut-être que la baisse de tension obtenue est plus importante. Le début de l'action se produit vingt minutes après l'injection et la chute se stabilise dès le second jour de traitement. Il suffit d'une seule injection par jour d'une ampoule à 1 cc. de guipsine pour provoquer une chute de tension de 2 à 7 centimètres de mercure.

On peut donc observer que l'absorption est bien plus rapide que par la voie digestive, et, en outre, qu'on obtient des résultats sensiblement identiques avec des doses bien moindres. C'est ainsi que, par exemple, 5 centigrammes d'extrait de gui, en piqure, suffiront pour provoquer la même chute de tension que 0 g. 50, en pilules ou solution.

B. — *Action du gui sur le cœur, le rein, les symptômes généraux.*

Chez la plupart des malades, on voit disparaître les symptômes fonctionnels généraux très vite après l'institution du traitement. Céphalée, vertiges, bourdonnements d'oreille, cèdent dès les premières prises du médicament.

Les battements cardiaques prennent plus d'ampleur et se régularisent. L'indice oscillométrique s'accroît légèrement, en même temps que le pouls s'accélère et devient mieux frappé.

L'étude des fonctions rénales faite au cours du traitement permet de constater qu'il y a une augmentation notable de l'élimination urinaire. L'épreuve de la P. S. P. montre que la perméabilité rénale devient meilleure sous l'action de la drogue. De plus, les chlorures et les composés azotés sont éliminés en plus grande proportion.

Il convient d'ajouter que ce traitement, même prolongé, ne présente aucun danger, si on a pris soin de bien examiner son malade auparavant, pour bien se rendre compte si un pareil traitement n'est pas contre-indiqué chez lui. Le seul incident que l'on puisse observer, c'est une diarrhée légère due à la sensibilité extrême de l'intestin au principe drastique contenu dans le gui. Certains auteurs ont cité de petits accidents et parlé même d'intolérance, comme Bergès. Il semble que ces troubles étaient imputables à la nature des préparations employées : macération dans du vin blanc, dans les cas cités par Bergès.

Les seules *contre-indications* semblent être :

l'asystolie aiguë;

la déficience trop marquée du rein; la vaso-constriction intense produite sur les vaisseaux du système rénal étant susceptible d'entraîner un blocage urinaire plus ou moins accusé.

peut-être certains cas d'artério-sclérose à la troisième période; pas d'accidents signalés cependant.

L'exposé des résultats obtenus par la thérapeutique par le gui nous montre donc, sans qu'il soit besoin d'insister davantage, que le gui est bien un hypotenseur et qu'à ce titre il est indiqué toutes les fois qu'il s'agit de lutter contre une tension élevée, surtout si elle s'accompagne de spasme artériel.

Nous avons vu qu'un bon hypotenseur ne doit pas être toxique. Or, si le gui a pu provoquer, dans certains cas, de petits accidents transitoires, il n'y a jamais eu d'accidents graves à déplorer. De plus, loin d'être un dépresseur cardiaque, comme certains l'ont prétendu, le gui est, au contraire, légèrement toni-cardiaque. Il ne provoque pas non plus de troubles dans l'équilibre sanguin, à l'encontre des nitrites, par exemple. Le gui est également diurétique. L'objection la plus sérieuse serait celle de faire remarquer que le traitement est parfois suivi de poussées hypertensives. C'est pour

ce motif que certains médecins ont refusé de l'employer, craignant l'accident possible : l'hémorragie soudaine. Il faut cependant reconnaître qu'il n'y a jamais eu d'accidents de ce genre à la suite de traitements par le gui. Ne pourrait-on pas, d'ailleurs, adresser le même reproche à bien d'autres agents hypotenseurs en particulier l'ail et certaines cures thermales ?

La chute de tension obtenue avec le gui n'étant ni trop forte, ni trop rapide, il ne se produit pas de déséquilibre de tension trop brusque, susceptible de provoquer justement les accidents hémorragiques que l'on veut prévenir.

Pour la durée de l'hypotension, nous avons vu qu'elle peut être assez longue dans certains cas; toujours est-il qu'elle est pour le moins aussi appréciable que celle qu'entraînent certains médicaments réputés comme meilleurs hypotenseurs. Quelle est, d'ailleurs, là médication hypotensive entraînant une chute de tension durable dans les cas d'hypertension permanente ? Il serait même illusoire de penser pouvoir, un jour, en découvrir une. « Aux maladies au long cours, il faut un traitement au long cours », disait, avec raison, Gallavardin. Les expériences allemandes nous ont montré que le gui se prêtait très bien à un traitement de longue haleine dans les cas d'hypertensions permanentes. On a ainsi à sa disposition un moyen commode de tenir constamment le système circulatoire du malade sous l'effet de la drogue et de cette façon, sinon empêcher, du moins retarder peut-être assez loin les accidents terminaux. Ce qui importe donc le plus dans ces cas d'hypertensions permanentes, ce n'est pas tant le degré de la chute de tension que sa durée.

En définitive, nous pouvons dire que le gui, hypotenseur de seconde zone en ce qui concerne la chute de tension, peut être malgré cela classé parmi les meilleurs hypotenseurs, car on peut l'employer assez longtemps sans l'apparition d'aucun trouble et amener ainsi une durée assez longue d'hypotension.

CONCLUSIONS

Trois faits dominant l'histoire du gui :

I. — Son caractère de plante religieuse et poétique : il fut, en effet, l'objet d'une grande vénération de la part de certains peuples anciens, en particulier les Gaulois. Ces peuples avaient un grand culte pour la nature et ils voyaient dans le gui qui pousse sûr le chêne, arbre consacré au dieu suprême Teut, un don spécial des dieux. Aussi le gui possédait-il, pour les Gaulois, des propriétés divines; ce fut « la panacée » de l'époque, dans notre pays.

II. — La persistance de son emploi par les « empiriques », qui fit découvrir sa principale propriété : le pouvoir anti-hémorragique et hypotenseur.

Les plantes du genre gui n'ont pas des propriétés identiques. Il a fallu dissocier, par des recherches de laboratoire, les divers facteurs parmi lesquels on trouve des éléments hypertenseurs dans certaines espèces (le gui américain : *Phoradendron flavescens*, par exemple) et des principes hypotenseurs prédominant chez d'autres : gui de chêne, de pommier, de peuplier.

a) Le « *gui blanc* » est, en effet :

1° *hypotenseur*, comme l'ont montré les expériences de Gaultier, Chevalier, Niccolini.

C'est l'agent principal de la phytothérapie hypotensive.

Il agit à la fois comme :

vaso-dilatateur;
antispasmodique.

2° le gui est, en outre, *diurétique*; ce pouvoir renforce l'action hypotensive et favorise l'élimination des épanchements, surtout chez les brightiques. C'est un diurétique vrai par son action sur les épithéliums rénaux et aussi, conjointement, sur la vascularisation de l'organe.

b) De ces propriétés, découlent les indications thérapeutiques du gui :

- toutes les hypertensions passagères;
- certaines hypertensions permanentes : artério-sclérose (principalement la première et la deuxième période), le mal de Bright, les hypertensions paroxystiques, la pléthore goutteuse et diabétique. Il agit surtout sur les *angiospasmés*, qui jouent un rôle si important dans la pathologie des hypertendus, angiospasmés pouvant les prédisposer aux gangrènes périphériques et au ramollissement cérébral, ainsi qu'aux troubles du fond de l'œil.

Le gui peut donc être employé :

- comme *agent préventif* précieux pour empêcher ou retarder les accidents, au cours des hypertensions;
- mais aussi comme *agent curatif* des accidents hémorragiques causés par les poussées hypertensives.

c) Un traitement par le gui doit être ainsi conduit :

- il faut l'instituer dès l'apparition des premiers symptômes précurseurs de la période des accidents;
- il doit être fait à doses suffisantes : de 0 g. 30 à 0 g. 50 d'extrait;
- les doses doivent être fractionnées;
- la durée du traitement doit être assez longue pour amener un résultat suffisant et durable.

d) L'administration d'une préparation au gui suffit à faire disparaître les petits troubles liés à l'hypertension et à améliorer l'état des malades dans 80 p. 100 des cas. Si le degré de chute de tension est, en général, assez faible (ce qui présente bien des avantages dans la pratique), le gui s'est, cependant, montré actif dans des cas où toute autre médication hypotensive avait échoué.

Dans certains cas, pour agir plus vite, on pourra recourir aux injections qui, le plus souvent, exigeront le recours à des préparations spécialisées, beaucoup de pharmaciens n'étant pas outillés pour réaliser en quelques heures des solutions injectables en ampoules.

e) Les extraits officinaux de gui sont très actifs. Il ne faut pas cependant mésestimer les préparations spécialisées, qui amènent très souvent de très bons résultats.

Les solutions physiologiques injectables ont une action plus rapide et plus efficace.

III. — Il faut, du reste, en pareille matière, ne pas méconnaître les enseignements du passé. L'emploi du gui a, en effet, un passé assez considérable. Depuis des temps immémoriaux, on l'a utilisé. Il trouvait son emploi dans des conditions actuellement bien oubliées ou sous-estimées; ainsi, son action dans les maladies convulsives du système nerveux, telles que l'épilepsie, a été vantée par tous les pharmacologues anciens. On l'utilisait dans les syndromes hémorragiques des menstruations anormales; il était apprécié comme euphorique dans le nervosisme.

On voit que le champ des applications du gui ne doit pas être circonscrit à l'hypertension; les remèdes à base de gui ont encore devant eux de l'avenir. Ils furent à la mode; nous ne croyons pas qu'on puisse dire d'eux ce qu'on disait autrefois d'un grand poète et du café : « Il passa comme le café. » Le café reste toujours...

VU, BON A IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

Le Président,
J. SABRAZES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 9 mai 1933.

Le Recteur de l'Académie,
A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDRE (N.). — Dictionnaire botanique et pharmaceutique, 1716.
- ANTONINI (E. A.). — Voir FUBINI.
- ARNOZAN. — Congrès de médecine de Lyon, 1911.
- ARNOZAN et CARLES (J.). — Précis de thérapeutique, article « Gui », t. II, p. 163-164.
- ASTRUC. — Traité de pharmacie galénique. Paris, Maloine, 1928.
— Voir JARDIN.
- AUBERTOT. — Traitement de l'hypertension artérielle. *Gaz. méd. de France*, 1^{er} mai 1930, p. 232.
- BAIER. — Dissertation sur le gui, 1704.
- BAILLON (H.). — Histoire des plantes. Paris, Hachette, 1867-1893.
- BALTH. — Voir BUCHWALD.
- BARBARY. — Congrès de la tuberculose de 1905, t. I. Médication hypotensive. *Bull. de l'Académie royale de méd. de Belgique*, 1901.
- BARBIERI (O.). — Intorno ala composizione chimica el ai principi attivi del viscum album. *Arch. di farmacol. sper.*, Roma, XIV, p. 30-40, 1912.
- BARBIER et MARTIN-SANS. — Variabilité de la toxicité du gui suivant son hôte. *C. R. Soc. de biol.*, t. XXXIII, p. 379-381, 1920.
- BARRAZONI. — Il vishio in terapia; farmaco ipotensore studium, Napoli, p. 88, 1909.
- BEILLE (L.). — Précis de botanique pharmaceutique. Paris, Maloine, 1925, in-8°.
- BERGES. — Des propriétés diurétiques du gui et en particulier du gui d'aubépine. Thèse Lyon, 1913-1914.
- BERGIUS (J. J.). — Materia medica e regno vegetabili, 1778.
- BERNARD. — Le gui, médicament hypotenseur.

- BERTARELLI (F.). — Therapeutic recente ed antica del vishio. *Pensiero med.* Milano, t. XV, p. 557, 1926.
- BIJLSMA. — Pharmacology of mistletoe. *Klin. Wochenschr.*, t. IV, p. 791, April 16, 1925, et *Journ. Amer. Med. Assoc.*, t. VIII, June 1925.
- BLACK. — *Viscum album*, Londres, 1909.
- BOCK (J.), dit TRAGUS. — De stirpium maxime earum quæ in Germana nostra nascuntur commentarorum. Libri III, 1552.
- BONHOMME. — Le gui en thérapeutique; son action sur le travail relatif du cœur. Thèse Paris, 1908.
- BONNAMOUR et NAZ. — Les propriétés diurétiques du gui d'aubépine. *Lyon médical*, t. CXXI, p. 1122-1125, 1913, et *Bull. Soc. méd. des Hôp. de Lyon*, t. XI, p. 708-711, 1913.
- BONNAMOUR et NIQUET. — Les extraits et les indosés organiques du gui; leur pouvoir hypotenseur. *Bull. Soc. de pharmacol.*, Paris, t. XXV, p. 283-292, 1918.
- Voir aussi PIC.
- BONNET. — Histoire du gui. *Le Naturaliste*, 1879, 1880.
- BONNIER (P.). — Les centres hémostatiques et le traitement de l'artério-sclérose. Communication à l'Académie des sciences, 1909.
- BOUCHARD et BRISSAUD. — Traité de médecine.
- BOUTEILLE. — *Journ. de méd.*, LXXXII, p. 304.
- BOYLE. — Exercitationes de utilitate Philosophiae naturalis experimentatis. Londres, 1692, II, chap. VII.
- BRADLEY. — Botanical Dictionary. Londres, 1728.
- BRISSAUD. — Voir BOUCHARD.
- BRUHN (F.). — *Viscum album* preparate Therap. *Neuheiten Leipzig*, t. III, p. 247, 1908.
- BRUNO. — La guipsine dans le traitement de l'artério-sclérose. *Riv. internat. de Clinica e Terapia*, n° 15, 30 gennaio, 1909.
- BUCHWALD et BALTH. — Visci analysis ejusque in diversis morbis usus. Copenhague, 1758.
- BUSQUET. — Non constricting properties of Mistletoe. Sodium Nucleinate and green weed. *Paris médical*, F. XIII, p. 453-458, 1^{er} déc. 1923.

- BUSQUET. — Le mécanisme de l'action hypotensive du gui. Communication à la Société de thérapeutique du 13 octobre 1926. Résumé in *Les Sciences médicales*, 31 janv. 1927.
- Etude physiologique de l'action hypotensive du gui. *Bull. gén. de thérap.*, 1926, p. 415.
- Mécanisme de l'action hypotensive du gui. *Evolution thérapeutique*, mars 1927.
- BUSQUET et NIQUET. — Les indosés organiques du gui. *C. R. Soc. de biol.*, t. LXXXIII, p. 153, 1920.
- BUSTER (O. C.). — Poisonning by Mistletoe (*Viscum flavesiens*). *Texas, Cour. Rec. Med. Dallas*, 1887-1888, V, 218.
- CAPITAN. — Un médicament nouveau : le gui de chêne. *Médecine moderne*. Paris, 1906, 17, p. 285.
- CARLES (J.). — Voir ARNOZAN et CARLES (J.).
- CARTHEUSER. — *Fundamenta materiæ medicæ*, t. II, chap. XXVII, Paris, Cavellier, 1752.
- CAZIN. — *Traité des plantes médicinales indigènes*. Paris, Asselin, 1876, 4^e éd., p. 503.
- CHARDONNEAU. — Contribution à l'étude du traitement de l'hypertension artérielle. Thèse Montpellier, 1927.
- CHEVALLIER (J.). — Recherches pharmacologiques sur le gui. *C. R. Soc. de biol.*, janv. 1908; *C. R. Soc. de thérap.*, mars 1908.
- Mécanisme de l'action hypotensive du gui. *Evolution thérapeutique*, mars 1927.
- Voir aussi R. GAULTIER.
- CHOBAUT (A.). — Sur l'action de la guipsine dans les hémoptysies. *Bull. Soc. méd. Vaucluse*, 1908.
- CHOMEL. — *Abtégé des plantes médicinales usuelles*. Paris, 1782, p. 273.
- CLOS. — Supplément aux observations de M. Duhamel sur le gui, insérées dans le *Bull. et mém. de l'Académie royale des sciences*, année 1740 (Histoire de la Société de médecine pratique de Montpellier, 1807, 16, P. I.).
- COLBACHT. — A dissertation concer. Mistletoe a specific for the nervous convulsivi distemper. Paris, Laisnel, 1729.
- Mistletoe most wonderful remedy for the cure of convulsive distempers. Londres, 1723.

Concours médical. — L'âge critique chez l'homme, 25 déc. 1932, p. 3754.

CORONA et ZORZI. — Recherches sur la pression vasculaire en rapport avec quelques substances vaso-motrices. Action du gui et de l'adrénaline. *Bull. de la Soc. de méd. de Parme*, juin 1911.

CORONEDI et NICCOLINI. — Nouvelles chimiques et pharmacologiques sur le gui. *Arch. de farmacol. et scienze Affini*, t. XLIII, p. 1, 1927.

CORRUZI. — Therapeutic value of viscum album. *Gazz. med. de Roma*, t. LV, p. 70-80, mars 1929.

CRAWFORD (A. C.). — The pressor action of an american mistletoe. *Journ. Amer. Med. Assoc. Chicago*, 1911, LVII, 865-868.

CUMSTON. — Viscum album as a vasodilatator. *New-York med. Journal (etc.)*, t. CX, p. 111, 1919.

DEGUY. — *Journ. des prat.*, 22 juin 1901.

DELASIAUVE. — Traité de l'épilepsie. Paris, Victor Masson, 1854, p. 408.

DELAUSSUS. — Voir R. GAULTIER.

DELUS. — Voir MERAT.

DESBOIS DE ROCHEFORT. — Cours élémentaire de mat. médicale, 1789, t. II, p. 78.

DIAS-CAVARONI. — Contribution à l'étude de l'efficacité réelle du nitrite de soude, de la trinitrine, du gui et de l'hydrate de chloral comme médicament hypotenseur. Thèse de Montpellier, 1926.

— Voir aussi MATTEL.

DIXON. — *Brit. med. Journ.*, févr. 1874, p. 224.

DOSSIN (F.). — Contribution à l'étude expérimentale de la médication hypotensive. *Arch. internat. de pharmaco-dynamie et thérapie*, 1911, vol. XXI, p. 425.

DOYON et GAUTIER (C.). — Action de l'extrait aqueux de gui sur la coagulation du sang, rapprochement avec la peptone. *C. R. de la Soc. de biol. de Paris*, 1909, t. LXVII, p. 547, et t. LXVIII, p. 718.

— Propriétés anticoagulantes du sang à la suite de l'injection

- intraveineuse d'extrait de gui. *C. R. de la Soc. de biol. de Paris*, 1909, p. 567.
- DUMAMEL. — *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1740.
- DUJARDIN-BAUMETZ. — Dictionnaire de thérapeutique, 1885, t. II, Art. : Gui.
- DUMONT. — *Ann. de la Soc. méd. de Gand*.
- EBSTER. — Action du gui sur la circulation chez le lapin. *Arch. f. exper. Path. u. Pharmacol.*, t. CXLV, p. 312-320, 1929.
- EBSTER et JARICH. — Cardiac action. *Arch. f. exper. Path. u. Pharmacol.*, t. CXLV, p. 297-311, 1929.
- ESSER. — Traitement de l'hypertension avec une préparation au gui. *Fortsch. d. Med.*, t. XLVI, p. 335, 30 mars 1928.
- FEDELI (E.). — Sur l'emploi thérapeutique du gui. *Riforma medica*, t. XXIV, p. 370-375, 1908.
- FÉE. — Histoire naturelle pharmaceutique, 1828, p. 220.
- FERRAMINI. — Les indications thérapeutiques des médications vasodilatatrices. *Riforma medica*, 25 sept. 1920.
- FOA. — Ricerche sul tono vasale. *Arch. di scienze biol.*, vol. II, 1921.
- FRANCK (H.). — *Bull. de therap.*, XXI, p. 207.
- FRASER. — *Journ. de med. d'Edimbourg*, II, p. 352, 1806.
- FRENCH. — Voir HANZLIK.
- FUBINI (A.), et ANTONINI (L.). — Sull' azione farmacologica del succo fresco di « viscum album ». *Giorn. d. r. Acad. dr. med. di Torino*, t. XVII, p. 137-154, 1911.
- FULMEK. — Gossyparia ulm. L. auf viscum album. *Centralbl. f. Bakteriol.*, t. XXV, p. 106-108, Iéna, 1909.
- GALLAVARDIN. — La tension artérielle en clinique, 2^e éd., 1921.
- GAULTIER (R.). — Résultats cliniques et expérimentaux de quelques études sur la valeur thérapeutique du gui de chêne. *Bull. et mém. de la Soc. de therap.*, 1906, t. XI, 313-349.
- Congrès de médecine de 1907. *C. R.*, p. 65-70. Paris, 1908.
- De l'action physiologique et thérapeutique de l'extrait aqueux de gui, son emploi dans les hémorragies congestives et comme médicament hypotenseur. *Gaz. des hôp.*, 1907, p. 1419.

GAULTIER (R.). — Etudes physiologiques sur le gui. *Arch. internat. de pharm.*, Bruxelles et Paris, 1919, p. 96.

— Antagonisme entre l'extrait aqueux de gui et de l'adrénaline. *C. R. Soc de biol.*, juin 1908.

GAULTIER et CHEVALIER. — Action physiologique du gui. *C. R. hebdomadaire de l'Acad. des sciences*, 25 nov. 1907. Note présentée par DASTRE, t. CXIV, p. 941.

GAULTIER et DELASSUS. — De quelques préparations officinales du gui. *Bull. gén. de thérap.*, 25 juin 1907.

GAUTHIER. — V. DOYON.

— *Gaz. des sciences méd. de Bordeaux*, 12 janv. 1908.

GOUGET (A.). — L'artério-sclérose et son traitement. J.-B. Baillière, Paris. *Journ. des prat.*, 1907.

GRASSET. — Thérapeutique générale, t. II.

GRAY. — Mistletoe as an oxytocic. *South med. Rec.* Atlanta, 1888, t. XXIII, p. 253-255.

GUERSENT. — Dictionnaire des sciences médicales, t. XIX.

GUIBOURT. — Histoire naturelle des drogues simples, 1876, t. III, p. 195.

HAEN (DE). — Ratio medendi, Didot, 1761-1774, cap. V, § 2.

HALLER. — Bibliothèque botanique. Zurich, 1771.

HANZLIK (P. J.) et FRENCH (W. O.). — Pharmacology of Phoradendron flavescens (American mistletoe). *Journ. Pharm. et Exper. therap.*, t. XXIII, p. 269-306, May 1924.

HEINRICHER (E.). — Experimentelle Beiträge zur Frage nach den Rausen und der Rassenbildung der Mistel. *Centralbl. f. Bakt...*, t. XXXI, p. 254-286, 2 Abt., Iéna, 1911.

HERZOG (A.). — Beiträg zur Bekämpfung der Hypertonie (viscum album). *Fortschr. f. Med.*, t. 4, p. 121-122, févr. 1932.

HOBBS. — Mistletoe as an oxytocic. *New. prepar.*, 1878.

HILL. — The visco of valerian in nerv. disorders. Londres, 1758.

HOLSTE. — Sur l'action du gui blanc (viscum album). *R. soc. de biol.*, t. CVIII, p. 1257-1259, 26 oct. 1928.

HOWARD (J.-B.). — Mistletoe as an oxytocic. *Med. News. Philad.*, 1892, t. X, 547.

HUCHARD. — La médication hypotensive. *Bull. Acad. de méd.*, 1903.

HUCHARD. — Académie des sciences, nov. 1908, et *Presse médicale*, 1908.

—² *Journ. des prat.*, 1907.

JACOBI. — *Grantz. mat. med.*, t. III.

JARDIN et ASTRUC. — La répartition du manganèse dans le règne végétal. *Bull. de pharmacol. du Sud-Est*, 1913.

JOSUÉ. — *Bull. de la Soc. méd. des hôp.*, 1908, n° 8.

— L'artério-sclérose et son traitement. Paris, 1909.

KALDERER. — De Visco. *Diss. inaug. Argentaurati*, 1747.

KNOTT. — The Mistletoe (viscum album). *New-York Med. Journ.*, t. LXXXVIII, p. 1159-1166, 1908.

KOCHMANN (M.). — Zur Pharmakologie der Mistel. *Arch. f. exper. Path. u. Pharmacol.*, t. CLXI, p. 553-561, 1931.

LAUBRY. — Traitement de l'hypertension artérielle. *Bull. méd.*, 22 nov. 1924.

LAUBRY et CASTERAN. — Tension artérielle et vieillesse. *Rev. de méd.*, 1930, p. 265.

LEBRETON-OLIVEAU. — Contribution à l'étude de l'hypertension artérielle dans l'albuminurie gravidique; action thérapeutique du gui. Thèse Bordeaux, 1908.

LECLERC (H.). — Précis de phytothérapie. Essai de thérapeutique par les plantes françaises. Masson et Cie, édit., Paris.

LEFEBURE. — Contribution à l'étude clinique de la mesure et du traitement des hypertensions artérielles. Thèse Lille, 1913.

LEMERY. — Dictionnaire universel des drogues simples. Paris, 1759. Art. : Gui.

LENHART (K.). — Viscyat in hypertension. *Med Klin.*, t. XXII, p. 1191-1192, 30 july 1926.

LEPRINCE. — Contribution à l'étude clinique du gui. *R. Acad. des sciences*, n° 22, séance du 25 nov. 1907, t. XI, p. 35-64.

LESIEUR. — Contribution à l'étude du gui; pharmaco-dynamie et thérapeutique. Thèse Paris, 1910.

LESSON. — Ere celtique de la Saintonge, 1858, p. 78.

LESTRAT. — Contribution à l'étude du gui comme hypotenseur. Thèse Paris, 1911.

- LI VRAT. — *Lyon médical*, n° 41, 1908, p. 597.
- LIEUTAUD. — Précis de mat. méd. barrois, 181, t. I, p. 660.
- LINNÉ. — Plantarum secundum numerum, figuram, situm et proportionem omnium fructificationes partium. Ley de 1753.
- LIVON. — Action du gui de genévrier sur la pression sanguine. *C. R. Soc. de biol.*, 18 juin 1912, t. I, p. 1111, et 16 juillet 1912, t. II, p. 363.
- LONG. — Mistletoe as an oxytocic. *New preparations*, 1878.
- LORDIK. — Zur Hypertoniebehandlung (Viscum album). *Deutsche med. Wochenschr.*, t. LVI, p. 2132-2133, 12 déc. 1930.
- LYMANN H. HOYT. — Voir O'HARE (J. P.).
- MACKEPRANG. — Analysis visci ejusque usus in diversis morbis. *Haffniae*, 1753.
- MAIE (S.). — Pharmacologische untersuchungen über die wirkungen der viscum album. *Ztschr. f. d. ges. exper. Med.*, Berlin, p. 549-586, 1926.
- MANQUAT. — Traité de thérapeutique.
- MARTIN-SANS et STILLMUNKES. — Réactions globulaires du sang à la suite d'injections d'extrait de gui. *C. R. Soc. de biol.*, p. 747, 1920.
- Voir aussi BARDIER.
- MATHIOLE. — Commentaire sur Dioscoride. Lyon, 1572.
- MATTEI et DIAS CAVARONI. — Notes sur l'action de divers hypotenseurs dans les hypertensions artérielles. *Presse médicale*, 7 août 1926.
- Congrès de médecine, Nancy, juill. 1925.
- MÉRAT et DELEUS. — Dictionnaire de mat. médicale et de thérapeutique, 1829-1841.
- MIGNOT. — L'hypertension de la ménopause et son traitement. *L'Hôpital*, 3 févr. 1928, p. 116.
- MINOLA. — Sull'azione de l'estrato aquoso di viscum album. *Corriere San-Milano*, t. XIX, p. 66, 1908.
- Mistletoe (The). — *Ann. méd. Phil.*, 1904, t. VIII, p. 1032. In *New-York Medical Journ.*, 1904, t. LXXIV, p. 648.
- NAZ. — Voir BONNAMOUR.

NICCOLINI (P.-M.). — Sul viscum album; ulteriori ricerche chimiche e farmacologiche. *Arch. di farmacol. sper.*, t. XLVIII, p. 1 à 7, 1^{er} janv. 1927, et *Ciorn. di biol. e. med. sper.*, Torino et Genova, p. 333-336, 1923-1924.

— Voir aussi CORONEDI.

NIQUET. — Voir BONNAMOUR et BUSQUET.

NOLLE. — Phytopharmakologische Studien. Zur Pharmakologie der Mistel (viscum album). *Arch. f. exper. Path. u. Pharmacol.*, t. CLVIII, p. 90 à 107, 1930.

O'HARE (J. P.) et LYMAN H. HOYT. — Mistletoe in the treatment of hypertension. *The New England Journ. med.*,

PACHON. — L'oscillométrie. Sa spécificité. Son champ d'information. *Journ. méd. franç.*, sept. 1919.

PARK. — Note on the therap. of viscum album. *Practitioner*, Londres, 1881, t. XXVII, p. 348.

PAYNE. — Pr. Mistletoe, its physiological action and some of its clinical applications. *North Carolina Med. Journ.*, 1881, t. VII, p. 253-266. Analyse in *Bull. de thérap.*, 1882, t. CII, p. 445-446.

— *Med. and Reports*, Philadelphie, 1887.

PEREZ-NOGUERA. — El muerdago como medicamento hemostatico. *Clin. med., Zaragoza*, t. VI, p. 262-264, 1907.

PETERMANN. — Erfahrungen mit viscysat Bürger. *Deutsche med. Wochenschr.*, t. LV, p. 356-357, 1^{er} mars 1929.

PEYRILHE. — Tableau d'histoire naturelle des médicaments.

PFUNDEL. — Diss. med. sistens observationes quasdam de spasmis tonicis visco albo, etc. Iéna, 1783.

PIC (A.). — Congrès de médecine, 1911.

PIC et BONNAMOUR. — Phytothérapie. Médicaments végétaux.

PICCINI. — La stato attuale degli sindi. sulle applicazioni terapeutiche del viscum album. *Atti d. soc. lomb. di. sc. med. e. biol.*, Milano, t. XI, p. 71-84, 1922, et *Riforma medica*, t. XXXVIII, p. 801-802, 13 févr. 1922.

PLANCHON. — Les drogues d'origine végétale, 1895, t. I, p. 350.

— Précis de mat. médicale, t. II, 1906, p. 533.

- PLINE L'ANCIEN. — Histoire naturelle (Trad. en français de POINSINET de SIVRY), Paris, V. Descaint, 1771-1772, liv. XVI, chap. XLIV, et liv. XXIV, chap. IV.
- PREUSS. — Traitement de l'hypertension avec Viscyat. *Med. Klin.*, t. XXII, p. 291, 25 févr. 1927.
- Progrès médical.* — Le gui en thérapeutique, 22 sept. 1928.
- RAMKING. — Mistletoe. *The Lancet*, Londres, 1904, p. 756.
- REINSCH. — *Neues Jahrb. f. Pharm.*, t. XIV, p. 129.
- ROBIN. — Traitement du mal de Bright chronique. *Bull. de thérap.*, 25 juin 1907.
- ROESSINGH. — Voir VAN ITALIE.
- ROJO (O.-J.). — Accion del energeteno del mucrdago sobre tension y coagulation sanguineas. *Rev. med. latin. amer.*, t. XIV, p. 767-773, avril 1929.
- SELIG (H.). — Ueber die wirkung der Uistel (viscum album) auf den kreislauf veröfente a. balneol. *Gessellsch in Berl.*, Berl. u. Wien., t. XXXIII, p. 165, 1912.
- STILLMUNKES. — Voir MARTIN-SANS.
- STRAUSS (O.). — Ueber ein neucs hypotonikum. *Wien. med. Woch.*, 1931, p. 831.
- TANRET. — *C. R. hebd. de l'Acad. des sciences*, n° 24, 9 déc. 1907.
Note présentée par Armand GAUTIER sur les inosites du gui.
- THEOPHRASTE. — *Historia plantarum*, lib. VII, cap. XI.
- TISSOT. — *Epistolæ medico-praticæ*. Lausanne, 1770.
- TOBLER. — Ueber viscum album ein Mittel gegen hypertonie. Thèse Berne, 1921, et *Schweiz. med. wehnschr.*, Basel, 1921, p. 633-635.
- TOURNEFORT (DE). — Histoire des plantes des environs de Paris, 2^e éd., t. II, p. 221. Art. : Viscum.
— Traitement de l'hypertension avec le Vixysatum Bürger. *Med Klin.*, t. XXIV, p. 458-459, 23 mars. 1928.
- TURNIPSEED. — Employment of the mistletoe to produce abortion. *Charleston Med. Journ. et Rev.*, 1831, VI, 448.
- VACHEZ. — Contribution à l'étude thérapeutique du gui. Thèse Paris, 1908.

VALMONT DE BOMARE (DE). — Dictionnaire d'histoire naturelle. Art. : Gui.

VETTESSEN. — Blood pressure reducing drugs. *Narsk. mag u. Largevidenski*, t. LXXXV, p. 120-123, févr. 1924.

VAN. ITALLIE et ROESSINGH. — Sull azione ipotensiva del viscum album et della « guipsine ». *Klin. Wochenschr.*, n° 7, 1925.

VON TUBEUF. — Ueber die Bergenzung der Mistelrassen und die disposition ihrer Wirtspflanzen. *Zeitschr. f. Pflanzoukr.*, Stuttgart, 1917, t. XXVII, p. 244-287.

— Mistel Infektionen zur klärung der Rassenfrage. *Centralbl. f. Bakteriöl.*, t. XXXVI, p. 508-501, Iéna, 1913.

VROLIE. — Over cenige physiologische eigenschappen von viscum album. *L. versl. d. k. Akad. V. wetensch. Alf. d. Natturk.*, 1857, p 263-268.

WEIR (J.-H.). — Effects to mistletœ on young conifers. *J. Agric. Research. Wash.*, 1918, t. XII, p. 715-718.

WILLIAMSON (O.-K.). — Quelques observations sur l'emploi de la « guipsine » comme réducteur de la pression dans le cas de haute tension de sang et des artères. *The Practitioner*, may 1911.

ZORZI. — Voir CORONA.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE PREMIER

	Pages
<i>Le gui à travers les âges</i>	9
I. — Le gui dans l'histoire et les légendes.....	10
II. — Le gui dans la science botanique	21
III. — Le gui dans la thérapeutique.....	27

CHAPITRE II.

<i>Etude chimio-pharmacologique du gui</i>	38
--	----

CHAPITRE III.

<i>Etude des actions physiologique et pharmacodynamique expérimentales du gui</i>	40
I. — Préparations de gui employées pour l'expérimentation...	41
II. — Description des expériences et résultats obtenus.....	42
a) Action du gui sur l'appareil circulatoire	42
b) Action du gui sur les glandes sécrétrices, en particulier le rein	54
c) Action du gui sur l'appareil digestif et toxicité du gui.	53

CHAPITRE IV.

<i>Etude des applications thérapeutiques cliniques du gui</i>	58
I. — Emploi du gui contre les hypertensions passagères.....	58
II. — Emploi dans les hypertensions permanentes.....	62
III. — Préparations employées et posologie	65
IV. — Relations des essais des divers auteurs.....	67
V. — Observations personnelles	73
VI. — Examen des résultats obtenus	78
a) Action du gui sur la tension artérielle.....	78
b) Action du gui sur le cœur, le rein, les symptômes généraux	80
CONCLUSIONS	83
BIBLIOGRAPHIE	87

